

Sur le Trottoir de la Cité des Routes,

Gène et Analogie  
d'une histoire familiale,

Louis TREMOLIERES,



Margherita: La belle Stroubourgeoise

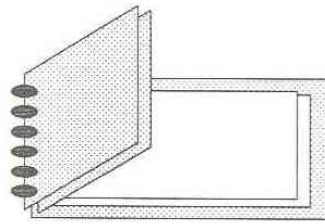
Sur le Trottoir de la Cité des Routes.

Gène et Analogie  
d'une histoire familiale.

Louis TREMOLIERES.



Fig. 1 — Vue de Strasbourg  
*(Dessiné de E. Schuckmann del. 1840)*



A TOI LECTEUR

**L'histoire, comme toutes les vies, alterne temps forts où tout importe et temps morts où triomphent l'éphémère et l'ennui. L'enseignement de l'histoire diffère pourtant complètement du sentiment que nous retirons chacun de nos existences. IL montre des bornes, des panneaux de signalisation, des directions et des kilométrages alors que nous ne voyons que la route. La mienne fut sinueuse, éreintante, avec des paysages magnifiques et des gens simples et beaux. Un matin froid de décembre, sur une place brumeuse du Nord, une gitane insista pour me dire la bonne aventure. Voyant que je ne m'intéressais nullement à son babil, élie s'écarta en disant qu'elle prierait pour moi aux Saintes -Marie de la mer ! Vivant dans la crainte de Dieu, j'entrevis un instant le visage de ma mère que je peinais.. si bien que je demandai finalement à la fille du vent de décrypter les lignes de ma sinistre main. IL me fut ainsi annoncé un très prochain départ pour un long voyage très loin.... La vérité sortait bien de sa bouche! Moins de trois mois après, je partais au bout du monde en quittant ma mère que je ne revis plus. D'escales en escales, d'affectations professionnelles exaltantes en mutations résignées, le sort m'amena, après le Pacifique, l'Afrique, la capitale du vin, la ville rose des Cathares et de Saint Dominique vers la cité vouée à occuper le rôle de Capitale de Noël et accessoirement de l'Europe. Ce dernier point pesa plus, il est vrai, dans mon choix. Je gardais pourtant, au fond du palais, un souvenir très vague, pratiquement estompé des Noëls de mon enfance avec une saveur rémanente de miel et de fruits confits.**

**Nous débarquâmes ainsi, avec des sentiments entremêlés de regret du soleil et d'espoir en un avenir utile, dans cette autre ville rose. Pas plus que d'autres, cette destination ne figurait sur la liste de mes desiderata ! Chercher à comprendre les arcanes du paramétrage de l'ordinateur central qui provoqua ce résultat était hors de portée d'un mortel ordinaire, j'en vins naturellement à l'attribuer à une intervention céleste. A ce mystère, s'en greffa vite un autre: ma zone d'exploitation comprenait la vallée de la Bruche, Molsheim, Rosheim et cette bourgade que ma mère citait chaque fois qu'elle parlait des origines de sa famille: Mutzig !**

---

**Voué aux grands espaces, je me trouvais donc pris au filet des Parques; résident de Strasbourg, à une encablure du berceau de la famille de ma mère à qui, comme tous les humains, je devais tout, avec juste assez de temps libre pour chercher à comprendre.**

**Au parnasse des mystères siège, pour chacun d'entre nous, sa propre mère. Nos ancêtres masculins laissent des biens, des noms et parfois des titres et un parfum de forfanterie. Les femmes, elles, nous enrichissent de leurs énigmes et de leurs secrets. Elève du Collège du Louvre, fille de médecin, elle savait tout pourtant et parlait aussi aisément d'art que de coqueluche, de Prague et de l'Amérique, des religions et des cakes aux cerises. Ayant perdu son père et sa mère peu avant ma propre naissance, l'évocation du lien familial devait certainement l'émouvoir et l'attrister; je n'eus droit qu'à peu de confidences si bien qu'arrivé au pays des Fiessinger, je fus saisi par un tourment d'orphelin. Je ne connaissais finalement que peu de chose de la lignée de ma mère; si-ce n'est l'amour des statues d'église et une prodigieuse liberté d'esprit. Un temps fort commença alors qui consista à retrouver, dans les archives, dans les registres en gothique ou français, à l'église, au temple et à la synagogue, des traces d'une histoire familiale ensevelie, d'autant plus singulière que l'histoire, avec la majuscule qui authentifie sa gravité, faisait plus que de passer par là en indifférente.**

**Elle joua presque toujours les premiers rôles et donne une dimension humaine à des phénomènes, le plus souvent, tragiques inséparables de la destinée de l'Europe.**

**Aussi, ne me demandez jamais de choisir entre l'Europe et ma mère !**

**A mes deux nourrices, je dédie cette promenade depuis la fin du moyen-âge jusqu'au vingtième siècle où elles se reconnaîtront.**

---





Fig. 25 — Vue de Hünneberg: place des Graines-Bausterrassen au XVII<sup>e</sup> siècle  
(ancien Marché au Bois)  
(Lithographie de E. Klotz - BRN L/15)

**Over the hill**  
**Là haut, sur la colline.**

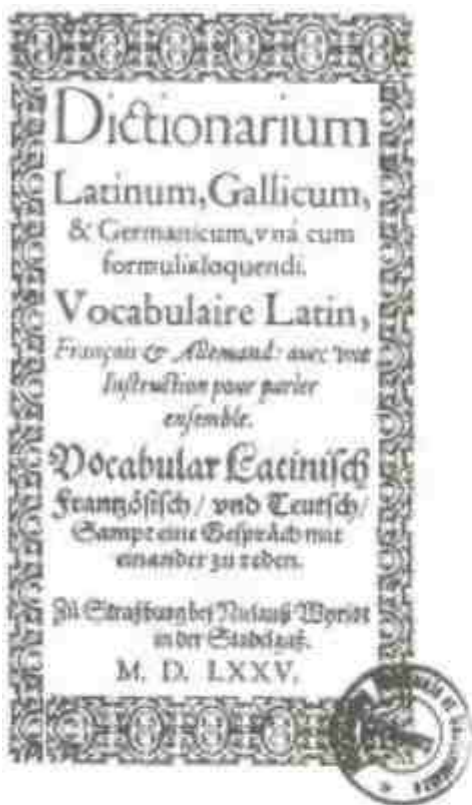
Sans grimper beaucoup derrière la maison et sans la crainte de se faire hêler et houspiller par les propriétaires des vignes, l'adolescent pouvait, enfin, aller découvrir la grande plaine perpendiculaire à celle où sa famille vivait. C'était un des privilèges de l'arrière-saison, juste après la période des vendanges et avant les premiers frimas, auquel il ne résistait pas, quitte à s'égratigner les genoux. Pour arriver à ce belvédère secret, il fallait prendre des risques, mais comme le monde était temporairement moins cruel, chaque fin octobre, c'était maintenant sinon jamais et, le spectacle en valait la peine. Passant la tête par dessus les fils, avec la lenteur d'un animal aux aguets, l'enfant avait alors pour lui, à ses pieds, la grande plaine d'Alsace, au fond, la Forêt Noire, exhaussée par les derniers rayons du soleil et, en plein cœur, la flèche immense de la Cathédrale de Strasbourg, tel un hennin de pierre, vingt fois plus haute que les cheminées déjà impressionnantes des ateliers de la vallée. Ce monde majestueux qu'il couvrait du regard, il savait qu'il n'était pas pour lui, puisque même son escapade dans les vignes était une aventure; sa sécurité n'existait qu'au Städel, dans l'ombre de la vallée.

Il ressentait cependant une sorte d'ivresse de cette vision, qui, renouvelée chaque fois qu'il le pouvait, agissait dans son esprit comme un rituel d'exorciste.

Il comprenait les recommandations prudentes de sa mère et de son père mais écoutait avec tellement plus de plaisir les récits de ses oncles qui sillonnaient, à longueur d'années, les campagnes pour vendre toiles et tissus, bétail, quincaillerie, armes, onguents et médecines." Bote", colporteurs, pieds-poudreux, leur métier ne se définissait pas à partir de produits ou des articles acheminés, ils avaient pris le parti d'être des aventuriers, en danger permanent pour un revenu maigre. Ils payaient cher une vie hors du périmètre mais l'enfant se sentait attiré par cet au-delà, fasciné, en tout cas. Il redescendait plus perturbé encore vers les maisons basses et les ruelles sombres. Avant d'arriver au quartier, il devait passer encore devant les maisons de pierre des maîtres de forge, des viticulteurs et l'église, éclairée et fréquentée, à toutes les heures du jour; le solitaire hasardait, à chaque fois, un clin d'oeil à travers le porche. C'était une autre tentation et une autre effraction de plus mais les statues de bois attiraient le regard autant que la cathédrale. Malgré ses treize ans, l'enfant n'était pas un rêveur ni de ce bois dont on fait les dévots; il était né juif. La voix de sa mère ne cessait, dans le silence de sa conscience, de redire que Mutzig était le meilleur, le plus sûr, le plus humain des asiles; des générations innombrables de parents y avaient survécu, il faudrait des bouleversements bien considérables pour que cela changeât soudainement. Peu avant d'arriver à la modeste maison à colombage de la rue principale, où il fallait être présent au moment où le père allumerait le chandelier à sept branches, l'enfant passa devant la grande demeure du bailli. C'était une maison amie car l'enfant y avait un de ses rares copains chrétiens.

- A la Toussaint, sans doute, sera-t-il de retour de son collège de Strasbourg, il faudra que je lui demande s'il est monté en haut du dôme et puis ce que l'on enseigne dans son école, que mon père et le rabbi ignorent et puis.....

---

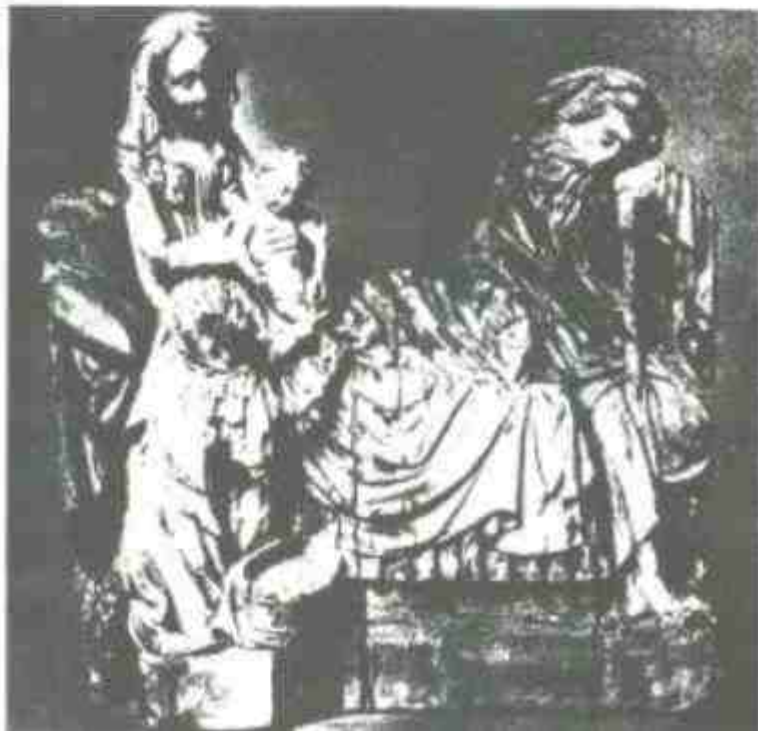


**LA MANIERE OV INSTRV-**  
**ction de parler ensemble, à tous Fran-**  
 çois qui desent d'apprendre la langue Alle-  
 mande et d'habitueront aussi à tous Alle-  
 mand qui veulent apprendre ladite  
 langue Française

<b>B</b> onjour bon, agnon	Ich will gubem gubem
Qu'on se gait de mal	schil
Qu'on se gait de mal	Qu'y voulez vous faire
Don venez vous N.	Wyr dli se hochschon
Wasschenmu die W.	Je y veux louer, goûter,
le ven de Lyon	de boire
Ich foue von dem	Ich will bestimmen et
Comment se portez les	trinken
compagnons	loquer aux carmes de aux
Wir gait ce des geiten	der
ils se portent bien, Gite	schien mer fortin wend
seul tout	würden
Es gab ich ein viel von	A la pomme, faire bonne
sy gait	chere
Es ist ein andern tous	mit den beilge geiten
à vous	maiden
Wir behden sich ein	Allez vous en
est	Gehet hin
Dieu le garde de mal	A Dieu, si n'en vou
Wen behde stas viel	caire aller
de le messager	Ich will mit au gein
Vad des bonn	le n'en vou soupper
Ou allez vous	Ich will gehen mit euch
Wagehr ich bin	ein
le m en voit à la pomme	Pour parler à d'offe
d'ou	mit den austrickon
	de

Fig. 72 — Dictionnaire latin, français et allemand (Strasbourg, 1773).

Fig. 100 — Nativité  
 gravé par de Meunier,  
 d'après de 1482  
 (Musée de  
 Berlin-182)



## Paracelse, Arbogast

Les jours de sabbat, mon père ne donnait pas de consultation et il pouvait alors s'adonner avec joie à son seul plaisir: celui de lire et de commenter les quelques livres qui faisaient toute notre richesse. L'ouvrage de Paracelse avait indiscutablement la faveur de mon père. L'intérêt des produits chimiques ne m'apparaissait pas clairement d'autant que le " Kräuterbücher" de Brunfels et de Bock, avec toutes ses illustrations, donnait des remèdes à tous les maux connus et enchantait tous ceux qui feuilletaient ces pages, mais mon père aimait à répéter les démêlés du savant avec le chanoine Lichtenfels, dignitaire de l'Eglise de Bâle qui n'avait pas tenu parole quant au montant des honoraires pourtant approuvés avant l'intervention. A la suite du procès perdu, Paracelse vint professer à Strasbourg. Depuis 1529, la ville était sous administration protestante et tous ceux qui comme le grand docteur avaient des idées sur la théologie et les sciences étaient bienvenus. Les ateliers d'imprimerie de la ville pressèrent les onze volumes de son "opera medicochimica sive paradoxa" et l'un de ces tirages déjà vieux de deux siècles trônait dans le salon de famille. Dans les commentaires que mon père nous en faisait revenait souvent le rapprochement entre la longévité des patriarches et l'affirmation de Paracelse que l'homme pouvait vivre bien au delà de cent ans. Mon père avait aussi un ouvrage imprimé à Haguenau d'un certain Michel Servet. Les médecins juifs de notre communauté le tenaient pour un maurane converti puis persécuté par les chrétiens et même par Calvin. La suspicion contre ces derniers trouvait ici sa justification car, eux aussi, s'étaient comportés ignominieusement contre celui qui avait, le premier, décrit le mécanisme de la respiration et dont tant d'idées venaient directement du livre.

J'avais aussi le droit, dans le recueillement du sabbat, de feuilleter le " Gyneaciorum sive mulierum affectibus et morbis" d'Israël Spach. Son livre paru en 1597 méritait la place d'honneur. N'était-il pas l'oeuvre de notre communauté et le gagne pain de la famille? et sans doute aussi sa raison d'être ?

Dans notre village, sans la possibilité de travailler aux champs ni celle de diriger des ateliers de ferronnerie, l'existence n'ouvrait que peu de voies: le colportage au loin, l'artisanat et la médecine pratique. Les universités se gaussaient, en cette époque, des guérisseurs de campagne et de ceux que l'on reconnaîtra plus tard comme des praticiens ou des médecins de famille. Et pourtant, les femmes des Vosges et de la vallée jusqu'à la principauté de Salm-Salm connaissaient mon père et se transmettaient son adresse. D'énormes barrières nous coupaient du monde extérieur et pourtant le cordon ombilical nous maintenait liés. Les femmes du pays constituaient notre sauf-conduit et, si les gamins nous crachaient parfois au visage, jamais les filles ne le faisaient. La transmission de la vie, sur lequel la Torah et le Talmud abondent en psaumes et préceptes de tous genres, me paraissait bien la chose la plus importante et je rageais souvent de voir l'opprobre dans lequel nous vivions alors que le métier de mon père était, de tous, le plus honorable. Parce que la femme du bailli, avait eu recours à ce savoir, à l'époque même où ma mère m'attendait, le petit Louis Arbogast devint mon ami d'enfance et chaque fois que le médecin était appelé à la maison du bailli, j'étais autorisé à l'accompagner et à tenir compagnie à Louis et à ses frères et sœurs, pour le temps où les adultes s'isolaient.

Je n'espérais plus cette opportunité pour revoir mon ami rentré au village pour la Toussaint et il fallut donc que je provoque notre rencontre.

La construction du palais des princes de Rohan constituait l'événement du temps et le but de promenade de tous les enfants désœuvrés : aussi, en restant plus longuement aux abords du chantier, j'étais sûr de le voir. - Grüssgott, Louis !

- Salut Jüdele ! Alors toujours au village ? Je croyais que tu allais partir avec ton oncle !

- Non, j'aide mon père, mais j'aimerais mieux aller comme toi à l'école. Dis moi un peu ce que tu apprends là-bas, que déjà tu es plus grand que nous.

-  
Louis commença à me parler de latin et de grec, des règles et de la méchanceté des professeurs, puis parla de calcul et plus particulièrement des nombres. Dans mon système de référence, mon père et mes oncles savaient le latin et le grec comme ils entendaient presque toutes les langues de la terre, je retenais seulement qu'il fallait que j'insiste pour qu'ils m'inculquent aussi ces éléments .

Les nombres, c'était aussi une spécialité de famille, mais je sentis mon camarade passionné par ce jeu ésotérique à un point qui dépassait même l'animation des confrontations des pins savants de notre communauté.

- Tu saurais même calculer le temps? demandai -je curieux.

- Assurément, en tout cas, je le saurai bientôt.

- J'aimerais bien, moi aussi aller à ton école. Crois-tu que cela arrivera un jour ?

- Mon père dit que oui et que bientôt il ne restera qu'une seule religion, avec un seul être suprême et des citoyens tous égaux.

- Comme ça, le jour de repos durera deux jours et tu pourras rentrer chaque semaine chez toi!

- Et toi, tu pourras sortir.

Sur le chemin du retour, en devisant sur le monde, nous passâmes à la boulangerie pour acheter deux brödeles, comme nous le faisons depuis toujours et comme nous espérons, dans le coin secret de nos âmes, pouvoir le faire encore longtemps

---



## Der Krämer.



Ich bin ein Krämer lange jar/  
Kompt/vnd kauft hie mancherley Wahr/  
Als Bruch/Pfeiffen/vnd Schlotterlein/  
Item/Würs/Zucker vnd Brentn Wein/  
Spiegel/Schelln/Käm/nadl vñ Harbät/  
Leckfuchn/Nestel vnd Brillen gnannt/  
Die Krämeren mancherley Wahrn/  
Erfand lieber Pater vor jarn.

R

Der

## Montesquieu, Diderot.

Mon ami, par ses propos, troubla mes pensées autant que mes escapades au belvédère et l'envie de questionner mon père devint prégnante, comme collée sur ma langue. La règle stricte de l'usage de la parole autour de la table brida heureusement cette pulsion jusqu'au jour du sabbat. Ce jour-là, enfin, j'existais et, en respectant les formes et avec des sésames de circonlocutions, je pouvais faire part de mes interrogations.

- Père, le fils du bailli dit qu'une nouvelle religion se développe à Strasbourg, monothéiste comme la nôtre, qui dit que tous les hommes sont égaux. Le rabbi n'en a pas parlé, la connaissez vous? Mangent-ils casher ceux-là?

J'aimais entendre mes parents joindre leurs voix contre le rigorisme des orthodoxes.

- Ne condamne jamais ceux qui ne mangent pas comme nous; j' y perdrai toute ma clientèle. Les préceptes casher sont des règles d'hygiène et une invitation à être attentif à ce que l'on met dans son corps, ils ne doivent pas être pris au pied de la lettre. La nouvelle religion, non plus d'ailleurs. Ce n'est qu'un mouvement de rébellion dans la forteresse oppressive des catholiques et protestataire chez les réformés, mais il commence à rassembler des penseurs, des avocats, des médecins et de la noblesse de robe. Des frères de Strasbourg en font même partie.

- Ce sont des traîtres ?

- Non, ils n'abandonnent ni nos rites, ni nos traditions, mais ils réfléchissent ensemble à une société nouvelle plus juste. Tiens, toi qui hésites sur ton métier d'avenir, il te faut lire le dernier livre du français Montesquieu: L' Esprit des Lois.

Je suis sûr que le fils du bailli doit l'étudier en cours de rhétorique dans son collège. J'étais aiguillonné comme un jeune cheval fougueux par un cavalier habile vers un monde de pensées qui m'apparurent, très vite, évidentes, lumineuses, absolument frappées au coin du bon sens.

- Le fils du bailli dit aussi que, bientôt, je pourrai aller à l'école à Strasbourg !

- C'est un bon garçon! fit remarquer ma mère.

- Son père surtout s'intéresse à l'Aufklärung. Il connaît Diderot, dit-on, Voltaire, et le savant suisse Euler.

Ces noms entraient pour la première fois dans ma vie, comme des biens d'héritage confiés à moi seul. Pour beaucoup d'enfants, ces maîtres à penser se rangeaient sur l'étagère des barbons prétentieux et inutiles mais chez nous, la lecture était la seule richesse et la porte de l'évasion, je ne tarderai pas à en savoir plus.

Mais où trouver ces livres ?

L'idée me vint d'aller voir le rabbin de la rue neuve. Dans son bâtiment, à l'abri des regards, derrière le haut mur de la rue neuve et la puissante bâtisse des Landsberg, il empilait tous les livres de la création, sacrés ou profanes, à condition toutefois qu'ils ne s'attaquassent pas à nos traditions.

---



Platbe XI. — Otto Brunfels, *Herbarum vivae eicones* (Contrafeyt Kräuterbüch),  
 Argentorati: Jean Schott, 1532.  
 (B.N.U. Strasbourg. Photo B.N.U.S.)

## Cagliostro.

Mon village, derrière ses murailles, cachait une manufacture d'armes mais les vrais bouleversements s'opéraient, sans un seul coup de feu, dans une ambiance singulière. Le puissant prince-évêque de Strasbourg résidait très fréquemment dans son nouveau palais et, chaque fois qu'il venait, notre communauté lui faisait hommage et envoyait en délégation ses représentants pour l'accueillir et s'enquérir de sa santé et même de ses besoins. Louis René Edourd de Rohan Guéméné était un bien singulier clerc. Il aimait les fêtes, le faste et tous les humains. Par dessus tout, il aimait les idées nouvelles et s'intéressait aux plus fumeuses audaces du temps. Dans un de ses cortèges, arriva ainsi un certain Joseph Balsano, comte de Cagliostro. Pour nous, c'était l'archétype du juif italien à peine converti, charlatan magnifique, poète génial, escroc d'envergure, il manipulait les sciences, les gens et les idées comme un juif d'Alexandrie.

---

### Du Franc-maçon au Franc-bourgeois..

L'adolescent serait devenu homme, proche ami de Arbogast qui donna le système métrique à la France et sympathisant des cercles de maçonnerie lancés par Cagliostro qui seront les véritables moteurs de ce siècle de lumières. Son fils aurait été plongé vif dans le maelström de la Révolution Française qui de Rapp, Kléber, à Kellermann et Mme Sans Gène souleva tant d'ardeur en Alsace. Ce cheminement spéculatif aurait aussi expliqué pourquoi le nom de Fiessinger serait apparu sans préavis à cette même époque, où la République avait permis aux juifs et aux autres de changer de nom. L'envolée révolutionnaire devait avoir enflammé les âmes et les cœurs, certes, mais pouvait elle avoir tant bouleversé là et tant détruit ailleurs ? Je connus alors des jours de doutes et de réflexions. La synagogue de Mutzig témoignait pour longtemps encore d'une réalité que vécurent mes aïeux mais l'imaginaire qui pouvait être séduit par des charmes risquait aussi d'être fourvoyé par des leurres. Il fallait revenir après un vagabondage dans les collines au pied de l'arbre généalogique tronqué.

La mesure du comportement de ma mère, que beaucoup auraient pu prendre pour de la froideur, cadrerait mal avec des gènes débridés.

Ceux-là même, à peine modifiés, auraient collaboré à une passion révolutionnaire et, en deux décades, brisé religion, relations et profession? Comment expliquer, dès lors, cet amour atavique des statues d'église? La réflexion " biologique" bannissait toute participation aux destructions fatales de ce temps. Le respect familial de l'art et du religieux écartait absolument l'hypothèse d'un iconoclaste, destructeur de statues pieuses, voire d'une simple acceptation de tels outrages, cinq générations à peine auparavant!

D'une réflexion sur la Révolution Française devrait quand même jaillir une lumière, une piste! L'adolescent que j'avais fait à Mutzig, avait effectivement vécu dans ce bourg prospère.

Il y fut toute sa vie durant médecin du canton. Son acte de décès du 31 janvier 1886 atteste de sa résidence dans la rue haute, au bout de laquelle se trouvent, à une extrémité: la synagogue discrète et à l'autre la haute église catholique, à côté de laquelle il est enterré. Ce lieu est un choix, l'expression certaine d'une volonté.

L'acte de décès rédigé par l'occupant allemand précise bien que Carl était de religion évangéliste. Le cimetière protestant, comme le cimetière juif étaient loin de la rue, de plus le respect de la convenance qui amenait les morts dans l'enclos de leur confession eût été une concession à l'ordre moral de l'occupant. Le mort signa son attachement au lieu et à ses hommes

en faisant un pied de nez aux autorités politiques. Charles avait une âme de révolté, commune sans doute à chaque médecin. Ses fils n'avaient-ils pas déjà fui devant les Prussiens pour s'implanter en France, fidèles aux idées de leur père. Cette expatriation conseillée par un père qui n'avait rien à craindre de l'Allemand s'inscrivait dans une philosophie familiale, legs spirituel certain du grand père, à défaut de connaître les autres prédécesseurs. Tout jeune celui-ci opta pour les généraux fidèles à la Révolution et suivit Napoléon jusqu' à Iéna et les terres brûlées de Russie, avant que de revenir meurtri, déçu et pourtant plus que jamais convaincu du rôle civilisateur de la France et de sa médecine!

Le tournant de la Révolution me ramenait vers un foyer de ce mouvement. Le docteur de Mutzig était né à Strasbourg en 1811. Malgré la destruction des archives de la ville par l'Allemand en 1870, il ne pouvait pas ne pas y avoir de trace dans cette ville, capitale de l'Europe, réchappée par miracle de l'amnésie!.

---

### Le donjon et les fleuves!

De la lisière du bois, la voie empierrée, qui traçait un trait noir et brillant au milieu des champs, s'offrait à toutes les embuscades et à tous les détrousseurs. Les récits des veillées tournaient toutes autour de la protection de cet axe vital.

Les Romains l'avaient construite et la vénération pour ces conquérants justifiait à elle seule que la langue latine soit toujours celle des choses durables et indiscutables. Saint Gall et les saints irlandais avaient apporté, quelques siècles, après une vision du monde plus claire.

Souvent aussi, les anciens parlaient de ce formidable Carl der Grosse, Carolus Magnus qui avaient plongé ses braies dans la terre boueuse du pays pour ouvrir une voie d'eau entre son domaine du Nord de l'Europe entre Sambre, Escaut et Rhin et la rivière du pays: la Donau qui s'étirait jusqu'en Asie et chez les Mauresques.

L'empereur avait fait de cette contrée une terre d'empire et le donjon qui dominait la plaine rappelait à tous les aventuriers que les habitants de bourgs comme ceux des clairières jouissaient d'une protection presque divine.

Depuis plusieurs générations, la famille habitait dans la partie basse du pays, et vivait le sort commun: des vies courtes, des hivers interminables, des étés souvent brûlant entièrement occupés par les récoltes. La terre ne permettait guère qu'une économie de subsistance et pourtant aucun des habitants ne trouvait motif à se plaindre. Les cahutes des ancêtres dans les clairières étaient depuis longtemps abandonnées et les familles résidaient maintenant dans des bâtiments à colombage disposés autour d'une grande cour et ceints d'un haut mur. Plusieurs siècles de paix et de travail s'aggloméraient dans des édifices modestes. Hormis les abbés et les seigneurs, seuls les aubergistes possédaient des demeures imposantes. Celles qui les jouxtaient avaient moins d'allure et trahissaient leurs origines paysannes.

La nôtre devait avoir été un ancien corps de ferme si un aïeul n'avait allongé la remise et réduit sa hauteur. L'oeil exercé aurait vu d'emblée qu'il ne s'agissait pas ni d'une écurie ni d'une grange, ni d'un hangar à grain.

Ma famille, en effet, dans ce long bâtiment bas, peignait le chanvre et le lin et tordait la fibre pour réaliser des cordages. Le travail se faisait à la main avec juste quelques rouets et quelques pièces métalliques que le forgeron du village venait entretenir et réparer avec la régularité du calendrier des saints de la corporation.

Tirer des longes, tresser des bouts, faire des cordes de cent coudées, mon père savait tout faire et



sa renommée était grande. Les conducteurs de charrois s'arrêtaient régulièrement dans la cour avec leurs voitures chargées de draperies, d'épices, d'ors et de toutes ces merveilles qui nous venaient de Venise ou de l'Orient. Les plus belles productions n'étaient cependant pas vendues au passant, quel qu'il soit. Mon père et mes oncles allaient régulièrement soit sur les bords de la Donau, soit sur les rives du lac de Constance, cette mer intérieure, pour écouler la production auprès des bateliers.

Les amarres, les voiles, les paquetages, tout tenait grâce aux torsades et aux boucles de nos chanvres. Nos cordes constituaient la première assurance pour tous les intrépides navigateurs en eaux douces qui chevauchaient les flots fougueux, capricieux et parfois fatals des deux fleuves du cœur du monde connu.

Depuis des siècles, nous vivions ainsi entre deux mers, deux mondes et deux civilisations. C'est la mer qui prend l'homme et non le contraire, disent les marins. Nous, ce fut la batellerie! C'était un univers à part! Trop dur pour les riches, trop onéreux pour les pauvres, trop risqué pour les chrétiens, trop manuel pour les juifs ; la galère des parias de la terre !

---

## V. L'EXTENSION DES GUERRES DE RELIGION: 1556-1622

- 1558 Abdicacion de Charles Quint; Philippe II, roi d'Espagne († 1598). *Traductions de Sleidan*.
- 1556-1559 6<sup>e</sup> guerre Habsbourg/Valois: Metz reste à la France. *Mort de Sleidan (1557)*.
- 1558-1603 Élisabeth 1<sup>re</sup>, reine d'Angleterre, introduit la Réforme anglicane.
- 1559 Arrêt du culte catholique. François II, roi de France († 1560): conjuration d'Amboise, 1560.
- 1560-1574 Charles IX, roi de France: régence de Catherine de Médicis; colloque de Poissy, 1561.
- 1561-1563 *Querelle Marbach-Zanchi*. Frédéric III, électeur palatin passe au calvinisme.
- 1562-1563 1<sup>re</sup> guerre de religion en France. *Fermeture de l'église des réfugiés français, 1563*.
- 1564 Peste. Mort de Calvin. Maximilien II empereur († 1576). *Jean Sturm, « Epistolae classicae »*.
- 1566 *Création de l'Académie. Acquisition de Barr (1566/69)*. Début des troubles aux Pays-Bas.
- 1567/68, 1569/70 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> guerres de religion en France. *Mort d'Israel Minckel et de Georges Obrecht (1569)*.
- 1568-1591 Épiscopat de Jean IV de Manderscheid. Soulèvement des Pays-Bas (-1609).
- 1570-1577 Crise de subsistances et financière. *Foire de Noël*.
- 1570-1591 *Activité littéraire et pamphlétaire de Jean Fischart*.
- 1571-1574 *Faillites successives des Wicker, Ingold, Marsteller, Braun, Messinger, Engelmann*.
- 1571-1574 *Horloge astronomique de la Cathédrale. Querelle entre Jean Sturm et Marbach, 1571-1573*.
- 1572 *Vue de Strasbourg par Braun & Hogenberg*. La Saint-Barthélemy: 4<sup>e</sup> guerre de religion 1572/73.
- 1574-1589 Henri III, roi de France; 5<sup>e</sup> guerre de religion 1574/76.
- 1576-1612 Rodolphe II empereur. *Grand tir à Strasbourg: carte de l'Alsace par Specklin († 1589)*.
- 1577-1589 *Specklin architecte de la ville; 1589 publication de son « Architectura von vestungen »*.
- 1578 6<sup>e</sup> guerre de religion. *Le Convent ecclésiastique signe la Formule de Concorde*.
- 1578-1581 *Querelle entre Pappus et Jean Sturm: les « Antipappi » et la « Commonitio » (1580) de ce dernier*.
- 1579 *Tentative de Malroy contre Strasbourg*. 7<sup>e</sup> guerre de religion. Scission des Pays-Bas.
- 1581 *Jean Sturm déposé comme recteur; Pappus président du Convent ecclésiastique († 1610)*.
- 1582 Réforme du calendrier, refusée par Strasbourg (-1682). *Le « Neue Bau » 1582/85*.
- 1583-1591 *Querelle du Grand Chapitre; occupation et démolition de la Chartreuse 1591*.
- 1585-1594 8<sup>e</sup> guerre de religion. Crise alimentaire et économique 1585-1589.
- 1587 *Déprédations du « Diebskrieg »; 1588 alliance de 10 ans avec Bâle, Berne et Zurich*.
- 1589-1610 Henri IV de Bourbon-Navarre, prétendant, puis 1594 roi de France.
- 1592 Election de deux évêques, Charles de Lorraine - Jean-Georges de Brandebourg, administrateur.
- 1592-1595/1604 *Guerre des évêques. Fermeture de St-Nicolas a/Ondes. Bernhart Hertzog, « Chronicon Alsatiæ »*.
- 1598 *Nouvelle Ordonnance ecclésiastique*. Édit de Nantes.
- 1601 *Henri IV règle l'affaire de la Chartreuse contre annulation de ses dettes (190 000 flor.)*.
- 1604 *Traité de Haguenau*: Charles de Lorraine reconnu définitivement comme évêque.
- 1607-1625 Épiscopat de Léopold d'Autriche.
- 1608 et 1609 Union évangélique: Strasbourg y adhère; 1609: Ligue catholique; succession de Juliers.
- 1610-1643 Louis XIII, roi de France. 1610-1622 *Jean Bechtold, président du Convent ecclésiastique*.
- 1612-1619 Mathias empereur. *Fin de la Banque municipale (Wechsel, 1612)*.
- 1617 *Jubilé de la Réformation*. Le Collège jésuite de Molsheim devient Université.
- 1618-1648 Défensetration de Prague: début de la Guerre de Trente Ans.
- 1619-1637 Ferdinand II empereur. 1621 *Strasbourg abandonne l'Union évangélique*.
- 1621 *L'Académie élevée au rang d'Université*. Campagne de Mansfeld en Alsace 1621/1622.
- 1622/24 Crise monétaire de la « Kipper- und Wipperzeit ».



**Spiegel der artz-**  
**ney /** vor jetzen zu nützlich vnd  
 trost den Leyen gemacht / durch Laurentium  
 Friesen / aber oft nun gefelcher  
 et / durch verfluch der Döcherwider /  
 yamand durch den selbigen Lau-  
 rentium / vñ M. Gribonem  
 Zunftweiß / widerumb  
 gebessert vnd in  
 seinen ersten  
 glantz ge-  
 seluet.

Hiemit sollen widerreißt vnd nicht beclariert sein alle ex-  
 emplar diß büche / so vor diesem trost außgangen sein  
 M D XXXII

Pianche VIII. — Laurent Fries, *Spiegel der Artzney*.  
 Strassburg. I<sup>re</sup> édit. 1518. Rééd. B. Beck, 1532.  
 (R.N.U. Strasbourg. Photo. R.N.I.S.)

## **Saint Nicolas et Ulrich VII de Wurtemberg. !**

**Les années s'étaient écoulées en grand nombre. L'activité du lac et des deux fleuves ne tarissait jamais. La concurrence faisait rage mais le travail finissait toujours par payer. C'était au prix d'une présence permanente des miens tant à l'atelier que sur les quais, sur les places comme derrière les débiteurs. Il n'y avait pas de jour de congé pour cette corporation insolite. Outre le vendredi-saint où tout s'arrêtait dans la chrétienté, on ne dénombrait qu'une seule autre journée de repos véritable dans toute l'année. Celle-là était pour faire la fête et célébrer le Saint Patron. Les mariniers, en effet, honoraient Saint Nicolas avec un ferveur toute particulière.**

**N'intercédaient-ils pas au ciel pour la protection des hommes et des cargaisons chaque fois que les coques chargées raclaient les fonds de galets ou de sable, chaque fois qu'un tourbillon ou qu'un vent soudain déstabilisait le navire, à chaque passage dangereux et chaque fois qu'il fallait mettre pied à terre à la merci des pillards et des pauvres hères qui attendaient l'aubaine? La résurrection des enfants tués par le boucher n'était utilisée que par les mères dont les maris roulaient sur les flots pour bien imprégner les tout jeunes de la magnanimité du protecteur. Les hommes, eux, n'avaient pas besoin de cette légende, adaptée à l'imaginaire des enfants. Saint Nicolas était avec eux à chaque instant depuis des siècles et ne venait-il pas de protéger ce marin intrépide qui avait rejoint, par l'ouest, Cipangu, l'extrémité même de la terre vers laquelle se dirigeait le beau Danube bleu ?**

**La fête de ce Saint comptait autant pour nous, qui avions les deux pieds sur terre, car elle s'accompagnait d'une ancienne tradition. Le jour de la Saint Nicolas, notre famille recevait des marques particulières d'attention des clients. Un arriéré de paiement s'effectuait; plus souvent, une marque de sympathie prenait la forme d'un présent souvent venu d'une lointaine et riche contrée.**

**Mais courte était la halte, car ce métier incroyablement dur ne le permettait pas !**

**Petit à petit, les curés et les abbés montrèrent du doigt tous les mariniers et par extension ceux qui oeuvraient avec eux. Bien sûr, cette petite industrie concurrençait les grandes entreprises que formaient les abbayes; certes, les marchandises qui arrivaient de loin, décillaient les yeux de petits gens ignorants ! Ces reproches, aussi fondés soient-ils, ne mettaient pourtant pas en péril la puissance de l'église sur les âmes et les consciences.. Pourquoi donc cette défiance, voire l'opprobre jeté sur nous et tous ces anathèmes !**

**Le secteur payait mal la dîme, mais pouvait-il faire autrement avec le coût croissant des armements?**

**Non, la faute gravissime était que la corporation ne respectait aucune des fêtes religieuses, n'allait pas régulièrement à confesse et encore moins en pèlerinage ! De plus, cette vie au fil de l'eau apportait l'assurance qu'un ailleurs existait où les damnés pouvaient trouver fortune et salut. La faute ne s'embarrassait pas, chez ces travailleurs manuels, des subtilités sur le péché véniel ou mortel, par pensée et par intention.**

**En ce début du quinzième siècle, les propos des maîtres penseurs de l'église officielle se fracassaient, plus fort que jamais, sur les réalités du monde. La querelle des investitures avait ensanglanté les palais des hauts dignitaires de l'Eglise de Rome et l'empereur avait été contraint d'entamer un sage repli sur ses terres, tout en surveillant avec attention tous les clercs rapaces. Erasme avait traversé notre région en y trouvant inspiration pour son "Eloge de la Folie". Surtout Luther et ses adeptes menaient une lutte sans merci contre les vendeurs d'indulgences et de sacrements tarifés. Son langage plaisait aux gens de nos corporations. Le travail, l'entreprise, le crédit, tout s'éclairait dans la vision d'un dieu qui faisait alliance avec l'homme juste et qui considérait le profit non comme un appât du gain mais comme un fruit naturel. L'évidence!**

**Ma famille le savait depuis des temps lointains et ne se réjouissait guère de cette loi des choses: les fruits de la nature ne sont ils pas éternellement périssables? Il fallait un Dieu bien gracieux pour qu'il restât quelque chose après tant de risques.**

**La révolte contre les défenseurs des rentes, les percepteurs iniques, les marchands d'années de purgatoire sourdrait dans tout le bassin rhénan, les terres voisines des Suisses et la haute Allemagne mais restait contenue et presque théologique. Sans Ulrich de Wurtemberg, mes parents n'auraient sans doute pas embrassé la réforme. Le révolutionnaire qui modifia radicalement l'avenir de ma famille fut, en effet, ce personnage étrange.**

**A sa naissance, le 8 Février 1487, Ulrich VIII arrivait dans l'antichambre de la plus grande puissance mondiale. L'empereur Maximilien et son épouse Marguerite de Bourgogne dominant les terres de Germanie, de Bourgogne et d'Italie du nord. La France, puissance remuante, a été mouchée sévèrement en Italie et dans les Flandres et contrainte à faire le gros dos. L'Espagne, elle, recherche un agent publicitaire et n'a pas encore trouvé Christophe Colomb.**

**Dans la cour qui a permis un si prodigieux essor, se trouve Evrard VI le Barbu que l'Empereur va récompenser en le créant Duc de Wurtemberg et en lui conférant le collier de la Toison d'or en 1496. Le père d'Ulrich VIII succéda à son frère Evrard VII et épousa deux beaux partis de la région, Elisabeth, fille du comte de Bitche et, en seconde noce, Eve, fille du comte de Salme. Un jeune homme de telle lignée ne pouvait prétendre au repos longtemps. Il doit tout à son maître et la puissance de celui-ci s'entretient par la bravoure de ses sujets. Dès l'âge de 16 ans, Maximilien émancipe donc Ulrich pour lui permettre de combattre en Bavière contre l'électeur Palatin.**

**Derrière ce titre, aux consonances précieuses, se place un roi, grand électeur, seigneur de Rhénanie, rival incontournable de l'Empereur, suppôt permanent des papistes et de tous les ennemis du Gross Reich.**

**Dans ces combats de places fortes, Ulrich excelle car, plus pour longtemps, la fougue reste l'arme absolue et la mère des victoires. Il s'empare du Louvenstein, de Maulbrun, Neustadt, Meckmullen, des seigneuries de Hellestsein et Heidenstein. Lors d'un traité de paix signé par son maître, il se voit retirer le comté du Louvenstein mais contre compensations. Ainsi devint-il seigneur de Neuchâtel et propriétaire de Hohenwiél, ce donjon qui domine Singen et les alentours.**

**Après tant de victoires et de conquêtes, la roue de la fortune brutalement s'arrête. Encore jeune, Ulrich est battu dans ce conflit que les historiens appellent la guerre de Souabe.**

**Tout lui est repris sauf Montbéliard qui était dans son fief et qui, par chance, jouxtait la rebelle qui venait de claquer la porte au Saint Empire germanique: la confédération suisse.**

**Le comble de l'infortune vient de l'absurdité des guerres et des exigences financières qu'elles entraînent. A la suite du revers d'Ulrich et de la vacance de ses terres, l'empereur Charles-Quint, le propre fils de celui pour qui notre duc avait si vaillamment combattu, vend les domaines pour régler des dettes.**

**A nous qui avons les oreilles rabattues par l'argent immoral, cette indélicatesse achevait nos réserves à l'endroit de la clique romano-papiste, soutenue et défendue par les jésuites. En dépit de la mainmise sur notre contrée par des hommes-liges de l'empereur, l'opinion publique se tourna spontanément vers Ulrich et vers les électeurs du nord qui le détenaient. L'écho de sa bévue vint certainement aux oreilles de Charles-Quint. Quand Ulrich, profitant de l'éloignement de l'armée en campagne contre Soliman le turc du côté de la Hongrie, reprend ses terres avec l'appui des troupes du Landgrave de Hesse, le peuple le suit et l'empereur se garde de mettre toute sa puissance sur la balance. La bataille de Lauffen en 1534 remportée par Ulrich lui permet de récupérer ses états, ce que Charles-Quint confirme par un arrangement.**



Les terres d'Ulrich reviendront à sa mort à la maison d'Autriche, c'est-à-dire aux Habsbourg, dont le frère de Charles, Ferdinand est à la tête. Jusqu'à sa mort le 6 Novembre 1550, notre seigneur reprit donc son rang au sein des plus importants personnages du monde et, fort d'une indiscutable aura due à son courage, eut une influence prépondérante. Trahi par l'empereur, Ulrich n'hésita pas à adopter la foi des Souabes du nord. Il fut un des promoteurs de la Confession d'Augsbourg et, une fois revenu sur son siège ducal, engagea tout le pays dans la confédération de Smalcade. En vertu du principe reconnu par Charles-Quint lui-même, Cujus regio, ejus religio, ma famille vint ainsi s'inscrire au temple et se proclama sur tous les actes officiels de confession évangéliste.

Les descendants d'Ulrich, perpétuellement en butte avec les Habsbourg, ne furent pas en reste quant à la propagation de la nouvelle foi. Christophe, fils d'Ulrich, dépossédé de nombreuses terres refusa de briser le traité signé par son père. Le Pacifique, puisque tel fut son surnom, réalisa une conquête sans armes mille fois plus pénétrante que tous les canons d'alors. Il compila et fit éditer en 1555 tout le droit écrit du pays de Wurtemberg. Les victoires sur l'arbitraire et l'ignorance, encouragées par l'exemple, se mirent dès lors, à se multiplier dans notre province et les provinces voisines de Bade, d'Alsace, de Hesse et même dans le lointain pays de France.

L'avenir, sans doute, rendait nécessaire de nouveaux combats. Notre duc, notre religion, et notre commerce se trouvaient tous ensemble à la croisée des chemins. La terre était promise aux Habsbourg et plus tard aux Hohenzollern et autres Sigmaringen, qui marqueront l'Histoire de la grande Europe, il n'était plus sûr qu'elle convienne aux options de notre famille.

Liée par un cordon ombilical de gros calibre au fleuve, au Vater Rhein, ma famille savait tout de ce qui se passait sur ses rives, de sa haute vallée en Suisse jusqu'à l'embouchure dans les Pays Bas et, en cette deuxième moitié du seizième siècle, une révolution bouleversait radicalement toute cette partie du monde. L'adoption d'une religion nouvelle n'était qu'un des facteurs déstabilisants, mais quand le flot devient trop impétueux, s'accrocher à son vieux rocher, resserrer les amarres, croire en la décrue, aggravent le risque de submersion du navire; à pisser contre le vent, disait un autre proverbe, ...

Nous quittâmes ainsi Singen, la Donau et la protection du Donjon. Pour moi l'enfant, c'était une coupure et un déracinement. Mais, je m'aperçus vite que mes parents suivaient un ordre des choses et un appel. Ne m'avaient-ils pas d'ailleurs avoué que mes ancêtres n'étaient pas tous du pays que je quittais.

- Ils sont arrivés, il y a longtemps pour fuir des vies de malheur et d'oppression, il nous faut faire de même, à notre tour!

---

Das Glückhafte Schiff  
von Zürich.

Ein Lobspruch / von der  
Glücklichen vnd Wolferüngen Schiffart / einer  
Burgerlichen Gesellschaft auß Zürich / auff das auß  
geschriben Schiessen gen Straßburg den 21. Junij/  
des 76. jars / nicht vil erhörter weis  
vollbracht.

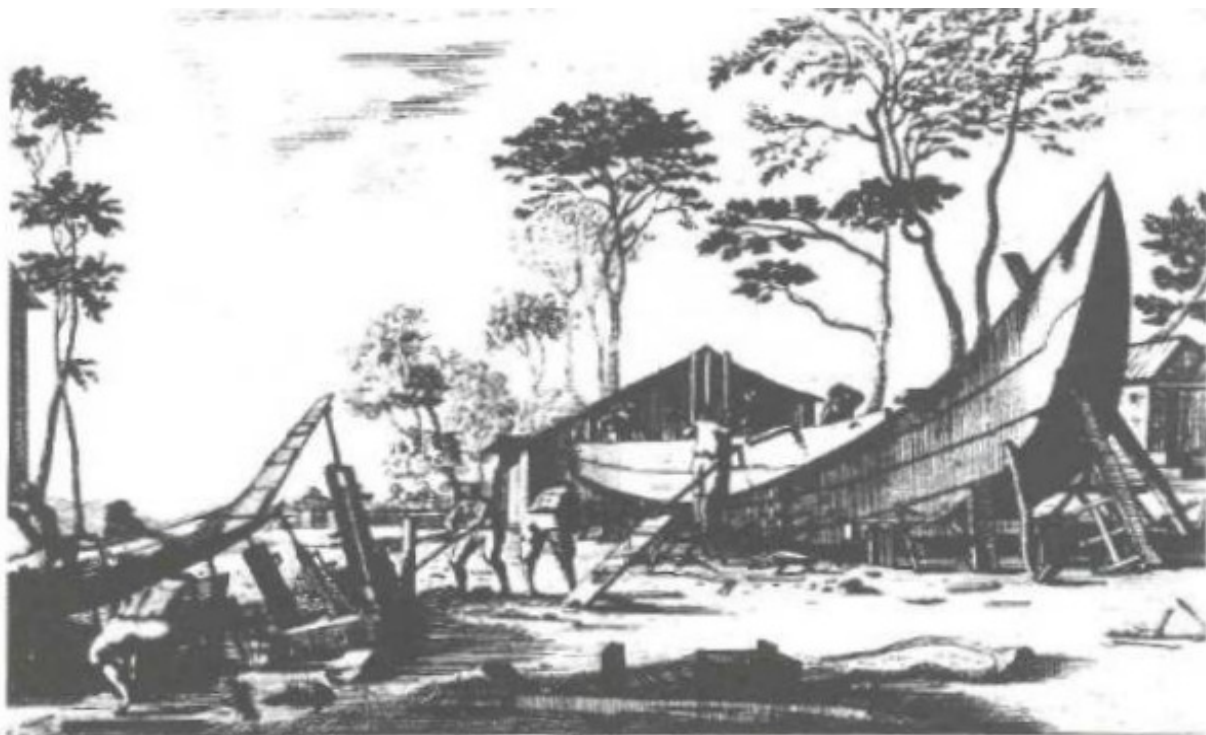
Dazu eines Neidigen Verunglückters schant  
licher Schmachspruch / von gedach  
tem Glückschiff:  
Samt desselbigen Notwendigem  
Rehrab ist gethan worden.



Sein zeit hat bauen vnd die freud /  
Sein zeit hat brechen vnd das leyd:

Sal.ij.

Fürnemlich aber hat sein zeit  
Schweigen vnd Reden / Stab vnd Stritt

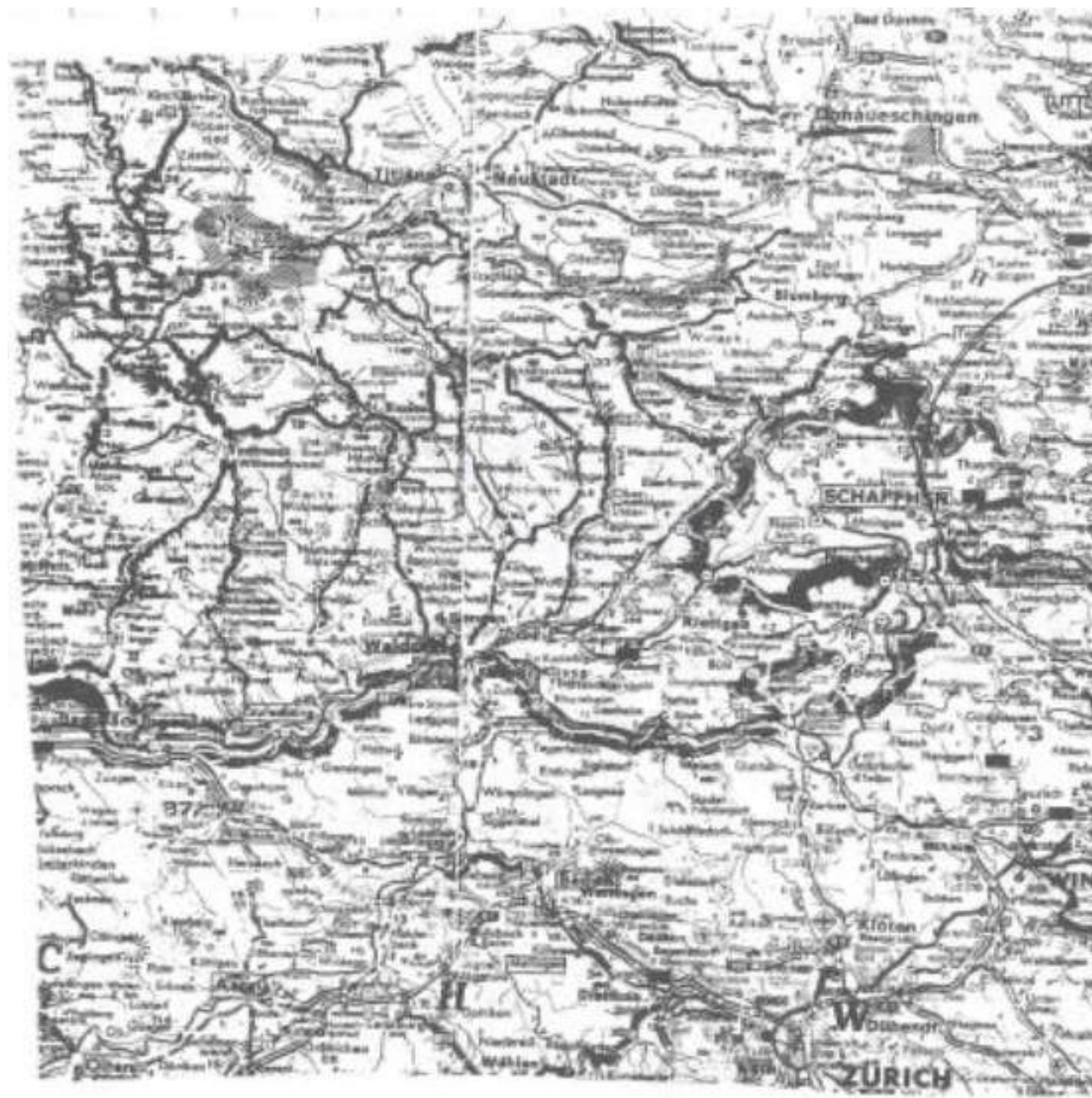


*Auf der Schiffmatt zu Strassburg.*

*Simon Grin Jelin*

Fig. 80 — Construction de batesaux: auf der Schiffmatt zu Strassburg. (C.E.)





## **Saint Claude, Lyon, Pasteur,**

**Le chant du départ était devenu un leitmotiv bruyant et criard pour toutes les parades militaires même dans les minuscules garnisons, et même lors de manifestations secondaires, Charles-Albert redoutait ces manifestations populaires trop va-t-en guerre et pourtant ressentait, à chaque fois, le trouble profond de cet appel. Saint Claude était un refuge, adossé à l'Helvétie comme la Fuggingue, singulièrement semblable à la cité de ses jeunes aunées entre Bruche et Vosges. Les vallées sont des séjours naturels pour ceux qui professent de soigner les malades; ceux-ci descendent plus facilement qu'ils ne montent! Même débutant, mais avec le bagage transmis par son père et le savoir livresque de l'école de médecine de Lyon, une clientèle devait pouvoir s'acquérir rapidement, en ce lieu hospitalier. Une fois en selle, le rêve serait de pouvoir soit retourner au pays libéré, soit rejoindre un centre de développement de la médecine d'une renommée au moins équivalente à Strasbourg, Paris ou Lyon pour y entamer des recherches. Il fallait continuer à lutter contre ces maladies qui brisent des vies humaines autant que les guerres.**

**Ille fallait pour suivre l'exemple de deux générations déjà et pour vivre à l'unisson des découvertes de Pasteur, de Jenner et de ces savants du 19ème siècle qui vont faire éclore la médecine moderne. Un autre motif animait Charles. Jeune homme exilé, il soutirait de ce bannissement volontaire et désirait ardemment une réhabilitation, au sens mystique du terme, comme le premier homme chassé de l'Eden au début de l'humanité, sans doute...**

**Pourquoi, savait-il si peu de choses de la mort, de sa famille, de ses ancêtres ? De ces trois interrogations, la première dévora les autres. Le combat de la connaissance n'aura de cesse et toutes les alliances de la république du savoir seront fidèlement entretenues pour le progrès. Cette notion du siècle passé était sortie des limbes pour rentrer dans les cabinets et les laboratoires, la course devint effrénée et, si ce n'est l'arrêt furtif devant une statue de bois hiératique et vermoulue, le temps ne fut plus au regard en arrière.**

**Un courant le portait, qu'il devinait pervers mais qu'il savait capable de réaliser sa vengeance sur le destin, autant le sien que celui de ses prédécesseurs et de toute la famille humaine.**

---



## Entre le chant du Judenblos et la cloche du gymnase.

La pérégrination qui avait amené les miens de Singen jusqu'à Saint Claude, soit à guère plus d'une centaine de kilomètres de distance, par delà les lacs et la partie vallonnée de la Suisse alémanique, avait duré trois siècles! Deux repères bornaient cet espace-temps: la province de Füssingue dont le nom nous fut donné naturellement le jour de notre arrivée à la République de Strasbourg où les registres attestent de l'inscription au livre de la bourgeoisie en 1591 de Sébastien et en 1592 de Siegfried Füssinger, et 1890, date vers laquelle le Jura sera délaissé non pour les ors de la vie parisienne mais plutôt pour les couloirs clairs-obscur de l'hôtel-Dieu, source d'espérances blottie au pied de Notre Dame de Paris.

Mon père ne nous avait pas accompagnés à l'embarcadère en aval des chutes de Schaffhouse car il était entendu qu'il nous accueillerait à l'arrivée. Je n'eus ainsi pas l'impression de partir mais bien de monter, comme on dit partout en France, lorsqu'on parle d'un voyage à la capitale. Cette impression d'ascension s'accrut tout au long de la glissade sur les flots moutonneux. Au cours des deux courtes journées, en spectateur curieux, agrippé à la proue du navire, je vis aisément d'abord la ville de Bâle déjà surmontée d'innombrables oriflammes rutilants, puis Fribourg, déjà célèbre à cause de son Université, Colmar la ville de l'empereur dont l'église semblait fichée au cœur de la vallée, les abbayes de Sélestat mais dans ce crescendo d'éblouissement, j'eus, à l'arrivée, le souffle coupé.

- Regarde, dit ma mère, comme elle est belle ! Elle est aussi haute que le dôme d'Ulm et on y lit la vraie Bible !

- On aura une maison ?

- Oui. Tu verras! et les bateaux ne seront pas loin. ! Il y a encore deux choses qu'il faut que tu saches, en attendant que tu sois grand. Matin et soir, tu entendas souffler dans une corne de bélier. Le bruit en est grave et un peu lugubre. A ce signal, quoi qu'il advienne, tu devras être à la maison. L'autre bruit que tu vas découvrir aura la clarté des cloches attachées aux cous des belles vaches laitières, ce sera la volée d'annonce du début des cours au gymnase. Entre les deux mélodies, toute la ville, chaque jour, sortira de sa chrysalide nocturne et se mettra, tel un équipage rôdé et déterminé, à vaquer à ses occupations, et c'est une ville active, tu ne vas pas tarder à t'en apercevoir !

---

## La vraie carte de séjour!

L'enfant de Mutzig, emporté par son désir d'évasion et de liberté, drainait un flot de troubles révolutionnaires auxquels mes ancêtres ne pouvaient avoir pris part. L'enfant de Singen, malgré son innocence, ne me séduisait pas complètement. La raison en tenait à des impressions infimes, presque impalpables et pourtant obsédantes. Ma mère adorait la nature et les animaux comme on aime vraiment! C'est-à-dire sans esprit de possession et d'exploitation. Une sorte de passion romantique l'animait, à l'instar de ce peuple de Finlande qui ne trouve nulle beauté supérieure à celle d'une fleur au printemps ou d'une mélodie symphonique de Sibélius. Malgré cinq ou six siècles, l'âme familiale procédait d'une contemplation et non d'une dépendance de la terre et de son exploitation. La migration du Wurtemberg vers Strasbourg, comme l'hypothèse d'une fuite devant un retour des papistes, présentait un indice de probabilité élevée, mais contraignait à admettre des origines paysannes anciennes dans un pays de tradition catholique romaine fortement ancrée. Imaginer de plus que la région de Singen, entre Donau et le lac de Constance puisse avoir fait éclore et prospérer l'art de la corderie avait quelque chose d'irréel, d'invraisemblable! L'objection majeure découlait de ce doute: pourquoi le nom de Füssinger aurait-il été adopté si la Füssingue avait été si proche?

Il fallait absolument retrouver cette province !

Après un retour à la racine de l'arbre généalogique tronqué, il fallait non plus survoler la carte mais la scruter au microscope. Où est passée cette belle province: la Fusingue? Cette idée fixe m'amena à passer le pont de Kehl et à interroger nos voisins teutons, cousins germains.

- Non, je ne vois pas! dit l'un,

- A mon avis, c'est en Bavière mais j'en suis pas sûr!

Un collègue natif de Saxe ne m'éclaira guère en me disant que ce nom ne lui était pas étranger mais qu'il ne savait absolument pas localiser cette région dont l'histoire de son pays ne parlait pas. La recherche et la sueur triomphèrent finalement de l'obstacle. La Fusingue n'était qu'un hameau mais unique et convaincant !

Mes réflexions et mes délires avaient situé l'étape précédente à notre arrivée à Strasbourg vers la fin du XVIème siècle, "entre deux mers et deux civilisations" . En découvrant, après maintes recherches vaines, Füsing, le verbe prenait chair. Füsing existe bien!

Le seul village qui porte ce nom en Allemagne se situe dans le Schleswig-Holstein, au bord d'un long fjord, la Schlei. Sur ces terres maigres, situées au sud du Danemark, à l'abri d'un château ancestral de Gottorf, c'était une certitude, la corderie avait fait flores durant le siècle de prospérité de la Ligue Hanséatique. Là aussi, l'âme profonde des nostalgies, l'amour de la fleur bleue, le regard clair, l'amour du bois travaillé et la science des nœuds subtils trouvaient leurs racines. Révélation, illumination, clarté aussi intense et prégnante que celle qui baigne les tableaux de Vermeer: ma famille avait vécu nécessairement là pendant des siècles; à cheval entre deux mers, libre, "Homme libre, toujours tu chériras la mer" et attentive.

Cet univers forgeait des caractères propres et à nul autre pareil : âpreté au travail mais aussi paix intérieure, confiance dans la nature et méfiance de l'autorité.

L'originalité étant sœur de l'origine, c'était la sensibilité qui caractérisait le mieux les gens de ce pays: habitués aux attentes, à la fragilité et à la brièveté de la vie, l'âme n'était pas, comme chez les Grecs, prompte à la dispute, ni comme chez les latins, rongée par l'ambition. Beaucoup plus que pour les gens du sud, l'harmonie existait entre l'air, la terre et l'eau et donc l'art ne pouvait exprimer que l'unité, jamais la déchirure.

Que, forts des acquis des Vikings, des techniques de ligatures des Drakkars et des Snekkars, puis des cordages des bateaux de la Hanse qui voguèrent jusqu'à la mer noire, mes ancêtres aient souhaité l'émigration au sud, pouvait-on s'en étonner ?

C'était, depuis toujours, le rêve des gens du nord, vikings ou juifs du nord de l'Europe, convertis de fraîche date à la religion de leur prince luthérien..

---

## La République des manants.

Ma mère, sur le pont du navire qui ne descendait pas le fleuve mais, au contraire, le remontait venait de me faire une introduction courte sur les us et manières de cette ville singulière qui devint pour longtemps notre foyer, notre sanctuaire et notre chose commune. Même si l'inscription au livre de la bourgeoisie fut sans doute postérieure au jour de notre débarquement, notre arrivée rassemblait un faisceau de survenances que les livres d'histoire relatent en termes très impersonnels et qui en assurent la véracité: la récession dans la ligue hanséatique qui fit que nous arrivâmes avec d'autres à qui les noms de leur pays d'origine seront naturellement attribués, la reprise depuis 1561, du culte luthérien dans la magnifique cathédrale, expression même du travail parfait, et qui plus que tout autre symbole drainait les Luthériens, enfin la solidarité exprimée entre les villes libres de la région, qui rendait ces lieux sûrs..

Ce dernier point fut l'objet d'un récit ressassé chaque année à l'occasion d'une fête anniversaire et d'une distribution de soupe au public. Pour nous, si proches des mariniers, tous les symboles forts se retrouvaient dans cette cérémonie. Les grandes marmites de soupe de brouet chaude, rappelaient l'exploit réalisé en 1576 par les Zurichois qui avaient rejoint Strasbourg avant que le breuvage embarqué ne refroidisse. Ce n'était pas pour un vain pari de course! Il s'agissait essentiellement de montrer que les citoyens des cités étaient prêts pour l'entraide et se battraient, s'il le fallait, comme des lions !

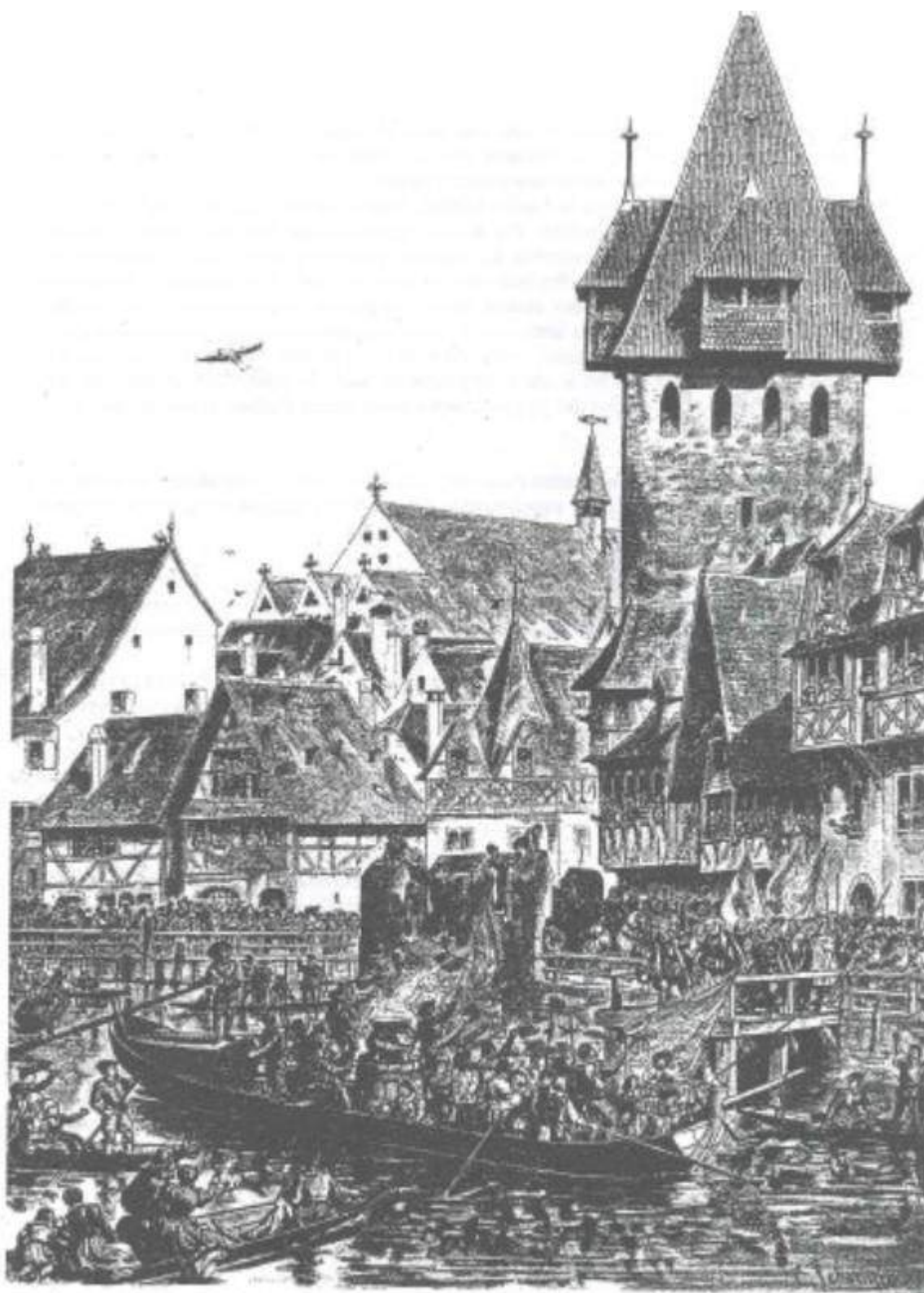
Il y avait, en effet, plusieurs particularités à défendre. Ce fut mon père qui m'expliqua les rouages de cette cité et me fit rapidement comprendre la dignité d'être bourgeois de Strasbourg. Je l'écoutais alors avec avidité car il commençait toujours par rappeler que le titre de bourgeois se transmettait de père en fils mais que, pour autant, cet honneur ne cessait de se mériter! D'entrée de jeu, citoyen j'étais, non au pays des droits acquis mais à celui du devoir civique ! L'originalité de ce gouvernement n'échappa pas aux voyageurs de cette époque et Erasme fut de ceux là. Revenant de Rome où il résida longtemps avec son ami St Thomas More, le spectacle de l'Europe lui inspira une autre nef des fous: l'Eloge de la folie. Pourtant de notre ville, il fit un tableau flatteur.

" Enfin j'ai vu une monarchie sans tyrannie, une aristocratie sans faction, une démocratie sans tumultes, des fortunes sans luxe, de la prospérité sans ostentation. Que peut-on imaginer de plus heureux que cette harmonie. O divin Platon, que n'as-tu eu le bonheur de rencontrer une pareille république. C'est là, oui, c'est là qu'il t'eût été donné d'établir un état vraiment heureux. "

Ni nobles, ni riches et fraîchement immigrés, notre place dans la société aurait pu être celle d'étrangers inexistants, incapables d'obtenir justice, voire de citoyens de seconde zone. Malgré nos handicaps, notre intégration s'effectua rapidement et nous permit, bien avant les soi-disant révolutions, de vivre la démocratie au quotidien.

Cette parfaite insertion fut tellement surprenante aux premiers commissaires de la République Française qui viendront organiser le recensement qu' il leur fallut réinventer un mot tiré tout droit de l'Histoire des Peaux-Rouges d'Amérique, pour expliquer notre société: celui de tribus. Alors que nos produits se vendaient à Amsterdam, Stuttgart, Vienne, Bâle et jusqu'en France, que la ville rayonnait au plan des arts et des lettres, nous vivions comme des sauvages policés, dans un cadre primitif mais sage, complexe et naturel, à la fois, où la maxime: " Dieu et mon droit", résumait la totalité des articles des codes administratifs et de commerce que des légistes mettront en pages, plus tard, uniquement pour se faire plaisir..

---



Dep. Alexandre Chabouy

ENTRÉE DES ZURICHOIS EN 1676

## Les Mauresse

Si pour le monde entier, notre ville s'identifiait à son Ammeister, chef élu parmi les échevins, notre identification se faisait, à l'intérieur des cours d'eau et des remparts qui isolaient notre communauté, par la fréquentation d'un "poêle" et l'appartenance à un groupe spécifique.

Les révolutionnaires de 1789 les assimilèrent à des tribus, sans rien comprendre! Le lieu de réunion de cette entité humaine avait, il est vrai, des similitudes avec le feu de camp de notre imaginaire et, non moins véritable, les "poêles" deviendront des antres du tabagisme, de l'art de la pipe et des cérémonies de calumet de la paix.. La comparaison pourtant s'arrête là. Nos "corpo" se fondaient, à l'instar de la soupe au brouet, sur une soupe au pistou, en ce sens qu'un élément isolé du travail, de l'histoire, de la situation de fortune ou de la formation ne suffisait à expliquer le pacte. Parce que notre république rassemblait des hommes dignes, les fondations du consensus reposaient sur une identité de vue et de conduite de l'activité lucrative. Ainsi naturellement, les bouchers, les boulangers, les pelletiers, les tonneliers, tanneurs, forgerons, cordonniers, charpentiers, jardiniers, maçons, s'organisèrent par de longues discussions au coin du feu, pour définir les mesures, la personne chargée de l'apprentissage, les devoirs financiers des membres et la nomination du juge-arbitre de tous les conflits. Dire que l'activité économique fût à l'origine de notre tribu, serait une vision réductrice.

La page illustrée qui rehausse notre livre de règlements, comme beaucoup d' oeuvres de cette période baroque, à la fois classique et moyenâgeuse ne fait pas référence ni à un outil, ni à un produit! L'emblème en est une tête de maure, très semblable à celle qui figure sur le drapeau corse! Pouvait-on bâtir quelque chose de solide sous pareil étendard ?

Alors que des groupes enviés roulaient avec des budgets méphitiques, celui des mauresse fut l'un des plus importants et l'échevin qui nous représentait fut toujours parmi les mieux rémunérés. Vers 1789, autour du règlement Intérieur de l'ordre se rassembleront 80 cordiers, 37 marchands d'habits, 42 fripiers, mais aussi 6 employés de douane, 3 mesureurs de sel, 33 marchands de fruits ou de volailles, 4 ouvriers du tabac, et 15 chandeliers. Se greffaient 41 Zudlener : dont 5 enseignants, 5 juristes et 9 pasteurs.

L'inventaire à la Prévert ne serait pas complet sans mention des 97 veuves et de 218 personnes attachées sans métier bien défini. Notre tribu dont le poêle se situait rue du Vieux-Marché-aux Poissons, fut classé cinquième en 1775 selon un critère de richesse et, classement encore plus probant pour des hommes d'affaires, troisième par l'actif en capitaux placés. La "Möhrin " se présentait, il est vrai, comme un bazar oriental et, il faut l'avouer aussi, comme la principale antenne intra muros de cette Internationale méprisée mal protégée, quand même par l'empereur Habsbourg: les juifs. Les deux à trois mille juifs qui pénétreront chaque mois en moyenne contre paiement d'une taxe et impérativement entre les sonneries de la corne de Bélier fréquenteront assidûment nos comptoirs ainsi que ceux des pelletiers. Sans eux et leurs connaissances de lieux, des monnaies et des politiques, aurions-nous pu, avec des effectifs aussi faibles, connaître pareille expansion ?

A notre arrivée, le chiffre des Mauresse avoisinait les 150 sur un total de 3000 maîtres que comptait l'ensemble des tribus,. Vers 1681, ce chiffre sera de 194 dont 73 cordiers protestants. A la révolution, deux chiffres sont à retenir, l'effectif total de la tribu sera de 2267 personnes, et celle des vrais bourgeois de Strasbourg ( hors militaires, ecclésiastiques, soldats et administrateurs du roi) atteindra 26612 personnes. Avec si peu d'hommes, ne fallait il pas des Institutions remarquables pour que notre réputation atteigne, par le simple oui-dire, les limites du monde ?

**Un Français du nom de La Grange portera le jugement suivant:" Ce détail ( les tribus) fera assez connaître que, non seulement les nobles et les notables, mais même tout le reste des -citoyens que la stupidité d'esprit ou la dépravation des mœurs n'en excluent pas, peuvent espérer et parvenir par degrés aux honneurs de la magistrature, ce qui est, pour ainsi dire, le lien qui les unit ou plutôt qui les égale en quelque façon, tous, les uns aux autres" .**

**L'institution des tribus relevait de l'organisation cellulaire même et, comme tout organisme vivant, défiait le temps et la mort. La faucheuse ne tenait guère de comptes pas plus ici qu'ailleurs et ce n'est que grâce à nos maigres techniques et à nos solidarités que l'aisance et la fol permettaient quelques fêtes entre d'innombrables funérailles.**

---



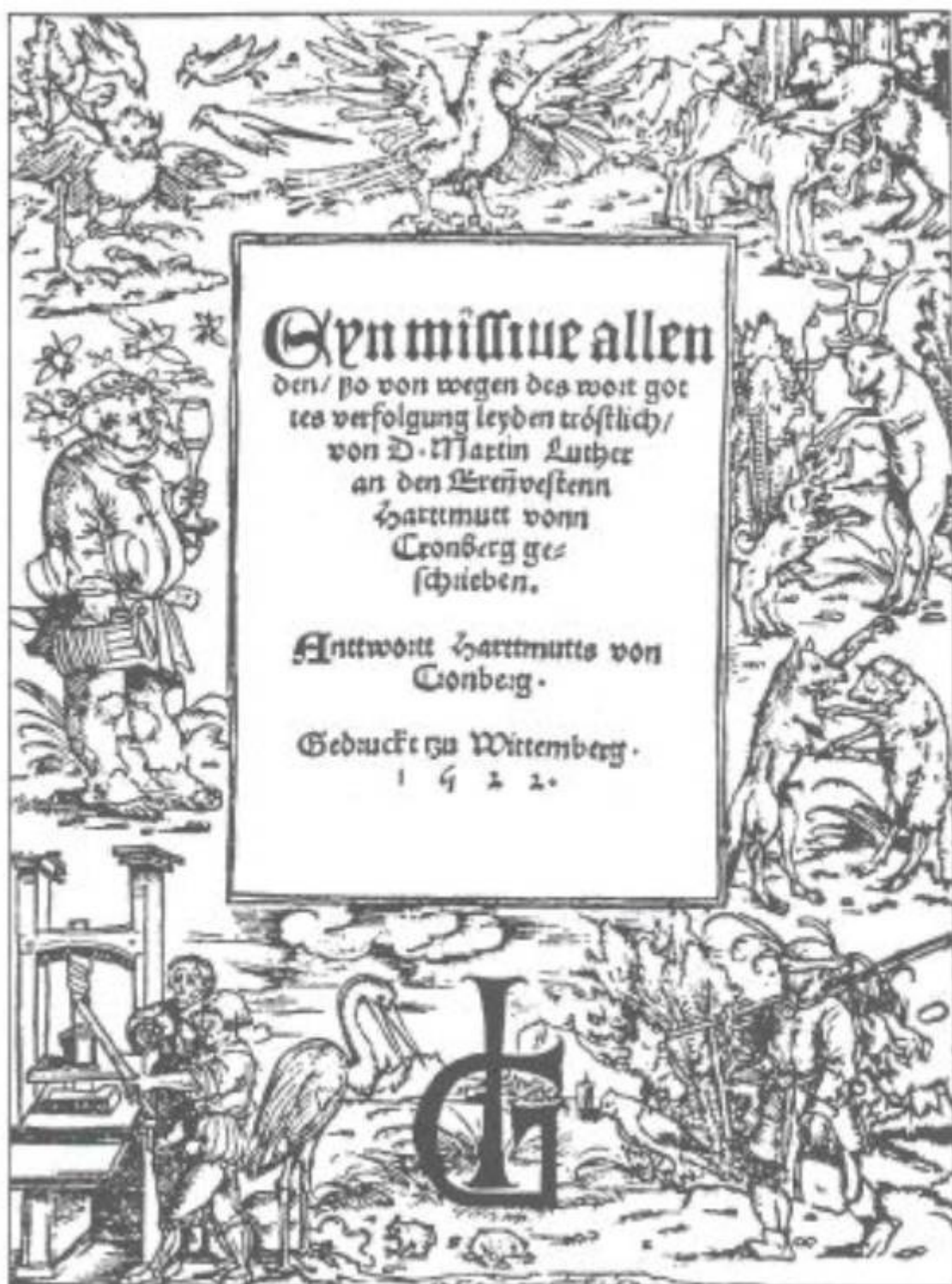


Fig. 50 — Strasbourg, ville refuge: Luther écrit au seigneur Hartmut de Cronberg, réfugié à Strasbourg, pour le réconforter.



S. M. C.  
DELMONNE

Wie die Lanckacche fiedje vord bratten Vnd die Weiber haben das regiment  
die Pfaffen in twellichen fischen raten. da nimpt es selten ein gut endt.

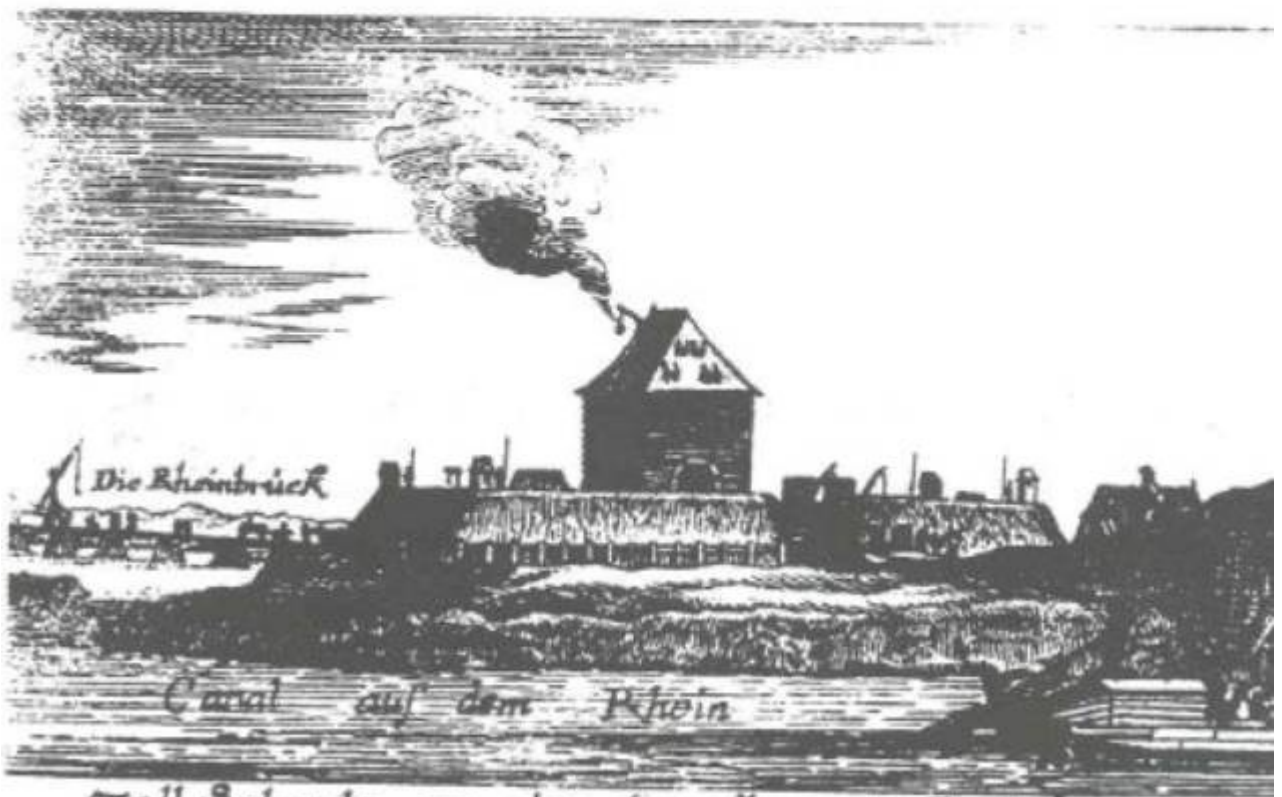
Fig 24 — « Les Héroïnes de la Guerre » (in *Speculum Christianum*)  
(Gravure de J. van der Heyden, 1618) (B.N.F.S.)



Fig 64 — Les villes protestantes se soumettent à Charles Quint en 1547, après la bataille de Mühlberg.



Fig. 50 — Martin Luther, par Hans Baldung.  
*(Gouache extraite de XXXVII Predig nachlich Uszungen, Strasbourg, Schott 1523)*



*Zoll Schantz an der Straßburger Brücken.*

Fig. 12 — La redoute du pont du Rhin (Zollhaus) (C.F.)



à la Barbe



au Faux Marchands



à la Fleur, Bouchers



au Fribourgeois, Aubergistes, etc.



Drapiers, etc.



à la Lanterne, M<sup>rs</sup> de Gramm, etc.



à la M...

à la...



liniers



à la...

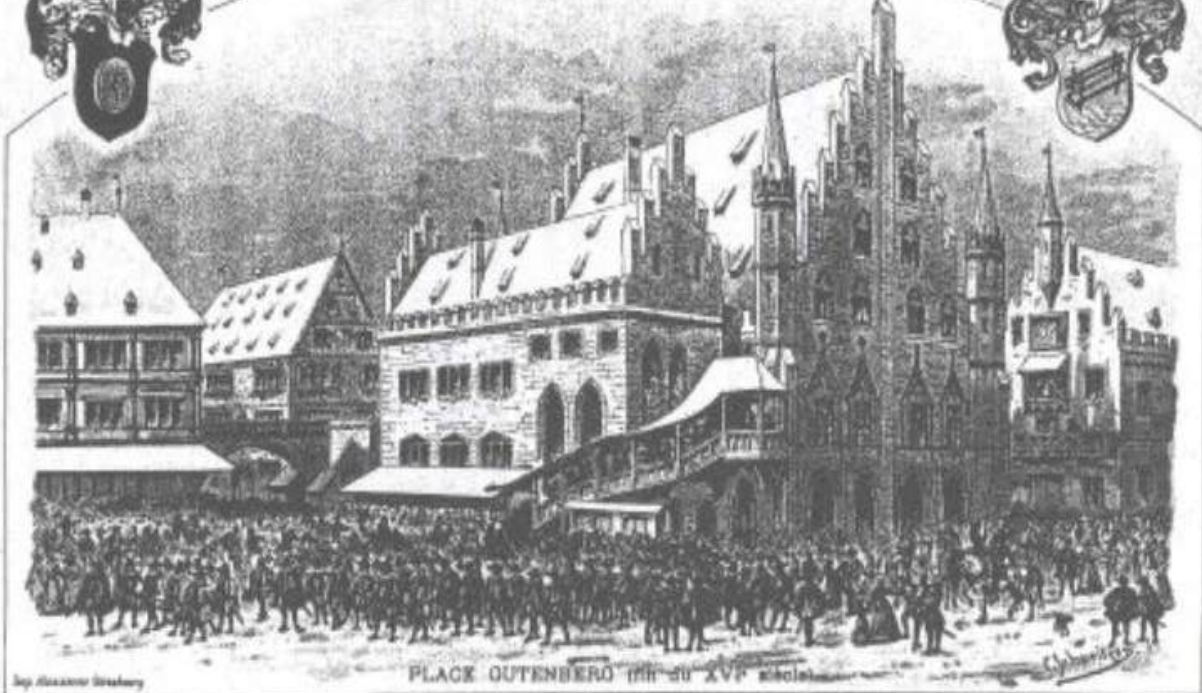


à la...



Corne noble à la Neule Mullens...

Corne noble à la Haute Montée / Zora



Dep. Alexandre Strakosky

PLACE GUTENBERG fin du XVI<sup>e</sup> siècle

Cordonniers



à la...



Tailleurs



Gourmets, etc.

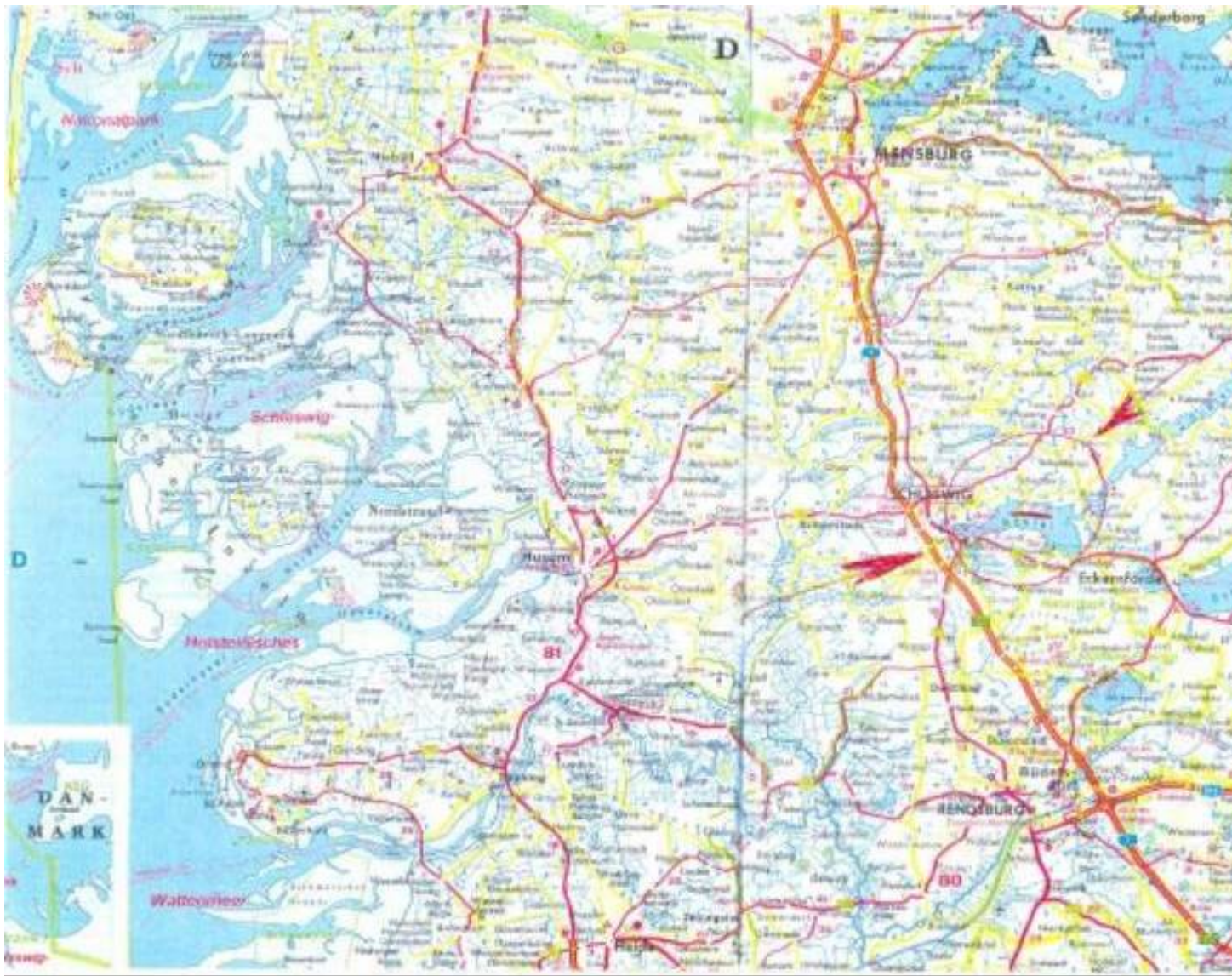


Tanneurs, etc.



Tonnelliers







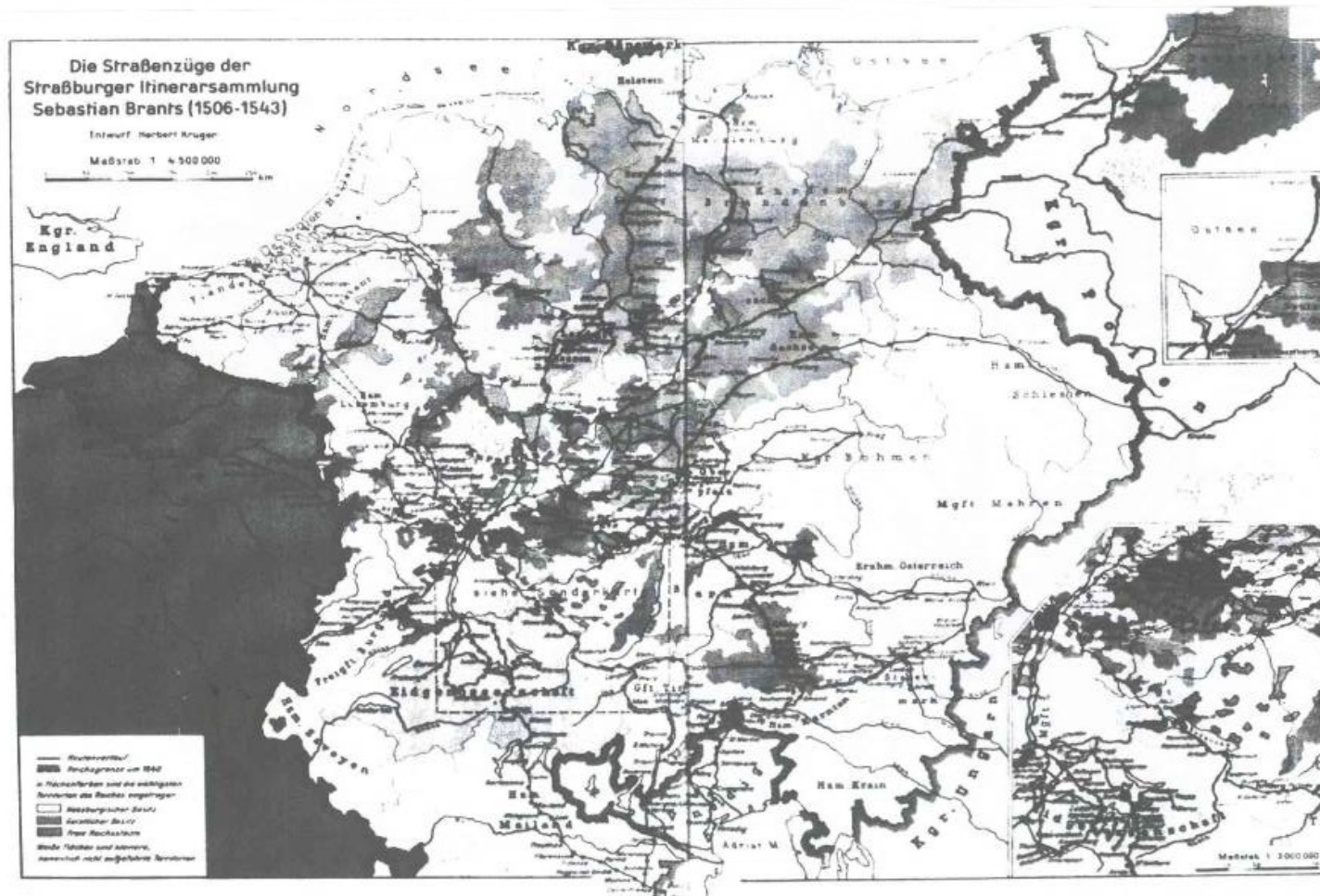


Planche VII. — Les Itinéraires de Sébastien Brant (1506-1543).  
 (Carte du Dr Krüger publiée dans Archiv für deutsche Postgeschichte 1966, Cah. 2.)

Fig. 8 — Stettmeister,  
 Soldat et Rathgeber  
 (messager).  
 (Gravure du XVIII<sup>e</sup> siècle —  
 B.N.C.S.)



*À cet effet les H<sup>rs</sup> Stettmeister sur des Hauts de Raberz gehen  
 wie zu sehen wir die Taschen des gedachten wegens stehen.*



Fig. 21 — Marchands dans leur exercice d'après une gravure de J. B. Le Sueur (1781)

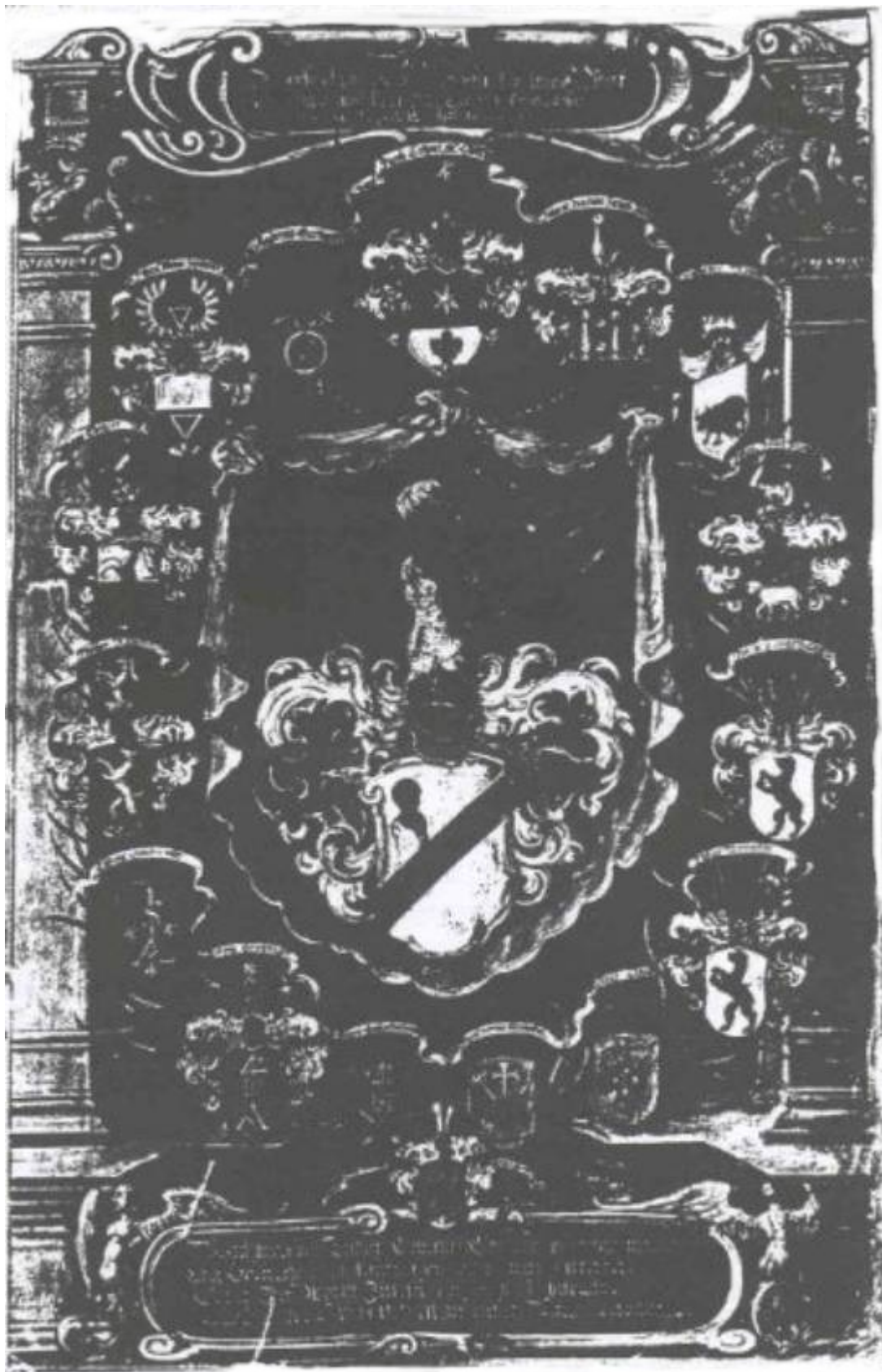
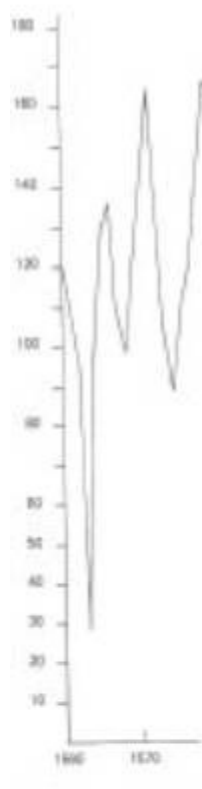


Planche I. — Livre de règlement de la Tribu de la Mauresse. Page de Garde.  
(A. M. S. Cliché Crédit Industriel d'Alsace et de Lorraine.)



ACQUISITION DU DROIT DE BOURGEOISIE PAR ACHAT  
(1560-1650)

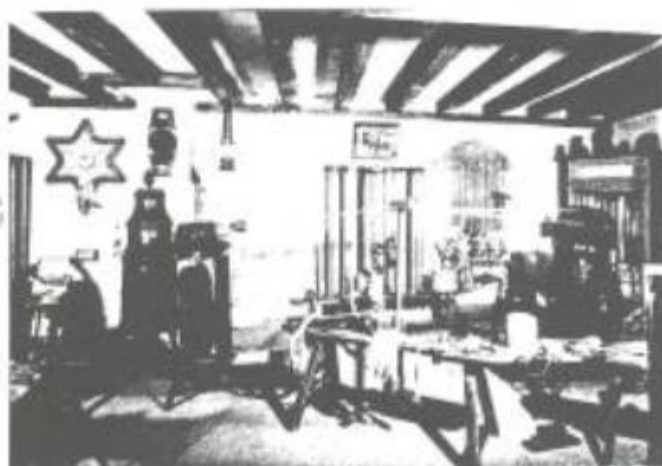


Fig

Effectifs des Tribus et de certains corps de métier selon la religion en 1789

	Catholiques	Protestants	Proportion de catholiques	Effectifs en 1401	Variation en pourcentage
Ancre .....	71	150	30%	160	- 0,00%
Miroir .....	290	388	33%	370	+ 55%
Passementiers .....	3	30	7%		
Boutonniers .....	7	49	14%		
Fabricants de peignes .....	0	34	0%		
Bourriers .....	3	34	12%		
Fabricants de brosses .....	0	16	0%		
Tapissiers .....	9	1	90%		
Fleur .....	20	277	9%	133	+ 100%
Bouchers .....	5	132	3%		
Franco-Bourgeois .....	73	167	30%	103	+ 62%
Asbergistes .....	12	61	16%		
Drapiers .....	95	256	27%	216	+ 27%
Fabricants de bas .....	0	11	0%		
Tecturiers .....	0	17	0%		
Lanterne .....	65	191	25%	96	+ 30%
Chirurgiens .....	4	31	10%		
Marchands de farine .....	0	31	0%		
Méuniers .....	0	13	0%		
Amidoniers .....	0	31	0%		
Mauressse .....	271	308	41%	194	+ 100%
Fabricants de chandelles .....	8	7	53%		
Cordiers .....	7	73	6%		
Marchands d'habits .....	18	21	45%		
Echasse .....	170	281	37%	143	+ 96%
Orfèvres .....	9	94	9%		
Peintres et sculpteurs .....	17	0	65%		
Doreurs .....	18	0	100%		
Boulangers .....	111	214	34%	101	+ 18%
Boulangers .....	0	50	0%		
Boulangers à façon .....	0	32	0%		
Huiliers .....	0	11	0%		
Pelletiers .....	35	54	39%	160	- 70%
Tonnelliers .....	26	226	10%	10	+ 143%
Cuiseurs .....	2	33	3%		
Reveronniers .....	0	32	0%		
					+ 32%
					+ 10%
					+ 41%
					+ 45%
					+ 56%
					+ 33%
					+ 56%
					+ 44%
					+ 28%

Fig. 30 — Une corderie à Strasbourg. (A.L.)





Le cordier George Hag et son épouse. (D'après une gravure de calendrier.)

George Hag et sa volumineuse moitié ont longtemps défrayé l'imagerie populaire strasbourgeoise; de nombreuses variantes de leur *portraiture* se rencontrent dans les cartons des collectionneurs. En 1651, le cordier Jean-Jacques Fusinger s'installa dans l'immeuble qui resta propriété de ses descendants jusqu'au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle.

## Le Stadtseiler Jean Hag.

Les premières cinquante années de notre séjour à Strasbourg coïncidèrent avec des années terribles pour l'Europe et je remerciai cent fois la clairvoyance de mon aïeul qui avait délaissé Füsing pour la ville libre et ses remparts. Les déplacements de population consécutifs à la guerre de Trente ans contribuèrent en effet plutôt à la richesse de notre ville et à la prospérité de notre activité; nos cordes ne se vendaient-elles pas partout en Europe, dans toutes les longueurs et toutes les monnaies ?

L'apothéose de notre réussite fut atteinte au milieu du XVII<sup>ème</sup> siècle et précisément en 1651 lorsque Jean-Jacques Füsinger, mon père, s'installa au 11 de la rue de la Douane. C'était un immeuble imposant pour l'époque avec ses quatre étages, " à la Française" et proche des marchés aux blés, aux poissons, de la douane et de la petite place carrée au cochon de lait où, autour d'une chope en grès, se concluaient toutes les bonnes affaires commerciales. Mais, ce qui devint notre maison jouissait d'une notoriété toute particulière car ses précédents propriétaires furent d'authentiques célébrités. Le cordier Jean Hag et son épouse furent, en effet, longtemps, grâce à un embonpoint phénoménal, l'une des curiosités de Strasbourg que les étrangers de passage ne manquaient point d'aller visiter. Des hôtes illustres défilèrent, ainsi, au cours du premier quart du XVII<sup>ème</sup> siècle, dans la boutique de l'heureux couple, attirés par les produits de notre corporation et par le spectacle. L'épais cordier et sa non moins épaisse cordière ne manquaient, en effet, pas d'esprit et assaisonnaient leurs propos de remarques aussi énormes qu'eux-mêmes. Elles furent consignées dans un ouvrage "Apohtegmata ", apothéose d'apothicaire extrayant, comme chez Rabelais, la substantifique moelle de la pensée faite pour rire, c'est-à-dire pour guérir; propre de l'homme de tous les temps !

En 1612, la balance publique accusait, pour les deux moitiés du couple fantastique, un poids total de 929 livres, dont 489 revenaient de droit à la jeune épouse qui ne comptait alors que 36 printemps. La chronique colportait que c'étaient les gras saumons du Rhin, arrosés des meilleurs crus d'Alsace, qui leur avaient valu ce développement extraordinaire. Les créatifs des agences de Pub du XX<sup>ème</sup> siècle n'auraient pas pu concevoir image aussi sympathique de notre corporation que ce Stadtseiler là et sa moitié presque égale à son double. Cette opulence corporelle reflétait, il faut bien en convenir, par dessus tout, des existences exemptes de soucis et une large aisance matérielle.

En reprenant les murs et le fonds de commerce, mon père ne rêvait pas d'une aussi large situation mais avait compté, quand même, donner un peu de poids à nos affaires et un peu de sécurité pour l'avenir.

Deux siècles durant, l'immeuble protégea donc notre famille, nous permettant d'assister au retour des Français, aux fluctuations économiques considérables de l'époque, à la montée de l'Aufklärung puis à la Révolution. Comme Strasbourg vivait en 1789 encore sous son régime de tribus à peau rouge ou noire, l'Etat Français dut procéder à un recensement.

Parce que j'habitais, lors de ce comptage, dans la maison même du Stadtseiler, malgré la francisation de mon nom, la preuve de mon origine de cordier descendant de Füsing, citoyen des Maurettes et bourgeois de Strasbourg depuis 1591 ne laissait plus subsister plus aucun doute.

---



**SAMUEL! SAMUEL!**  
**Les appels de l'ancien et du nouveau régime!**

A pas feutrés, l'adolescent traversa le couloir qui menait à l'escalier pour ne pas gêner le docteur, puis sauta, deux à deux, les marches de deux étages et enfin quatre à quatre les dernières et entra essoufflé dans le bureau de son père.

- M de Dietrich a annoncé le recensement. Père! Tous les habitants devront se faire enregistrer.

- Pas les femmes, quand même?

- Non, seulement les hommes considérés comme adultes selon nos usages.

- Les manants, les voyageurs aussi?

- Les manants résidents oui,

- Faudra -t-il y aller en personne?

- Oui, car ils disent que c'est une déclaration de citoyenneté!

- Qu'est-ce que ça veut dire ?

- Ben, père, que nous sommes citoyens français, membres de la République !

La formule fut lancée avec juste assez d'emphase pour que mon père se prêtât au jeu et pourtant celui-ci se replongea dans son ouvrage d'un air sombre.

- Il faut y aller, père! Il Y aura un bureau par rue où il faudra décliner son identité, son lieu d'habitation, sa tribu et sa profession.

Je dus insister à plusieurs reprises car, visiblement, tout ce qui bouleversait notre ville et enthousiasmait les jeunes des ateliers, les manants mais aussi, les juifs et les nombreux médecins du quartier, paraissait soulever plus de scepticisme que d'admiration chez le modeste tailleur dont j'étais le fils aîné.

Il faut dire que mon père ne se départissait que rarement d'une gravité qui venait de sa prime enfance. L'espoir de temps nouveaux, d'une Europe enfin unie, d'une cathédrale reconvertie en temple de la raison, de la liberté d'installation ne pensait pas sa meurtrissure secrète.

- C'est une ère nouvelle qui s'ouvre et on ne peut gâcher notre chance. Le commerce va pouvoir sortir de la ville. Je vais pouvoir faire des études de médecine comme me le conseille Mme Pfeffinger et son fils qui tient cabinet au rez-de-chaussée. Enfin, il est temps que les conflits d'églises cessent. Toi-même, qui travailles avec les tailleurs juifs de Bischeim et Hoenheim, reconnais qu'ils devraient pouvoir s'installer !

- Tu sais Samuel, me dit mon père, lequel se prénomait aussi de ce prénom biblique comme feu mon grand père.

Tu es encore jeune et tu crois en l'avenir. Mme Pfeffinger a certainement raison en te recommandant d'oublier le métier de ton père et notre univers étroit. Il faut savoir faire des coupures.

Celle que j'ai vécue, moi, à ton âge, fut bien différente. La fin de la première moitié du siècle vivait des heures heureuses et le pain ne manquait pas. Les sciences par contre balbutiaient et quand mon père décéda, encore jeune, les médecins prononcèrent des diagnostics de Diaforius et des formules en latin de charlatans patentés.

Par la grâce de Dieu, la paroisse et la tribu nous prirent, mes sœurs et moi en charge pour nous entretenir du minimum. La corderie fut évidemment récupérée par un nouveau Stadseiler et il ne me fut possible que d'obtenir une profession de tailleurs et marchands d'habits. Mon seul objectif fut alors, de maintenir le seul capital que la ville me laissait du passé de mes ancêtres: la maison. Comment pourrais-je témoigner autre chose que de la gratitude envers la cité?

- Irez-vous au recensement, cependant ?

- Bien sûr, car l'ouverture de la ville au monde n'est que la confirmation de sa mission terrestre,

**réalisée tant bien que mal. Ce qui compte vraiment n'est pas là!**

**- Et qu'est-ce qui compte vraiment, d'après vous ?**

**- Les institutions solides sont les meilleurs remparts et le travail le seul outil véritable, mais ce qui compte vraiment c'est pour les bourgeois, comme pour les vrais nobles, la défense de la veuve et de l'orphelin contre la maladie, le désespoir et la mort. Choisis toujours le camp de ceux qui oeuvrent dans ce sens !**

---

## **EUROLINES**

**Samuel et son père se présentèrent donc au guichet du recensement de 1789, peu après le docteur Pfeffinger et sa famille qui habitaient à la même adresse. Les troubles de la Révolution conduisirent le jeune homme sur les pas de Napoléon avec Kellermann, Kléber, Rapp et la célèbre Mme Sans Gêne avant que d'occuper des fonctions d'infirmier à l'hôpital civil qui se trouvait à moins de 300 mètres du domicile. Son père vint à aider le confiseur Olivier et c'est naturellement que Samuel épousa une des filles qui a transmis à tous ce goût immodéré pour le chocolat et les bonnes couques.**

**Samuel installa ses enfants, le médecin, ainsi que celui qui partit au Canada et celui qui acquit une charge de contrôleur des tabacs à Toul. Cette acquisition fut la dernière trace du privilège des maresses et fut, en partie, réglée par la vente de l'immeuble de la me de la douane, propriété de famille depuis le milieu du 17ème siècle.**

**Lors de son décès, Samuel fit à tous un clin d'oeil symbolique. Son dernier logement se trouvait sur une place hautement symbolique: la place d'Austerlitz. N'y avait-il pas été ? N'était-ce pas le triomphe d'une certaine raison sur l'empire autrichien et sur tous les opposants aux républiques ?**

**Certes ses successeurs pressentant les bombardements sur la bibliothèque de la ville en 1870 et toutes les exactions des Prussiens et des Nazis s'éloignèrent loin et pour longtemps de cette place. D'une fenêtre de cette place, qu'ils sachent que l'on peut voir aujourd'hui, l'alignement des grands autobus bariolés d'Eurolines avec lesquels chacun peut parcourir les lignes d'Europe, de Pologne à Madrid, de Paris à Berlin, de Stockholm à Rome. Ces mêmes voies que déjà Sébastien Brant avaient décrites en 1543 et que des migrants venus de Füsing avaient suivies jusqu'en son centre.**

**Cette liberté de circulation chèrement récupérée n'était pas le seul legs de ma mère. Les statues de saints constituaient des viatiques peu encombrants et toujours prêts à suivre. Qu'étaient-elles sinon des preuves d'un amour intemporel pour l'humanité souffrante, au travers de la représentation la plus authentique de l'esprit européen?**

---

Une croix devait avoir été posée au-dessus, mais il ne restait de celle-ci que le tenon de fer de son embase. Le contour était comme gaufré, présentant de petites vaguelettes ciselées. Sur le devant, un parchemin gravé permettait le lire:

" Charles-Albert Fiessinger, le 3 Septembre 1883 mort à trois ans et quatre mois" .

Je venais de trouver, au cimetière de Mutzig, la tombe de mon arrière, arrière, arrière grand-père et celle-ci portait le nom de son petit-fils, mon arrière-grand-père, mort à trois ans !.

Sur terre aussi, l'irrationnel véhicule les messages les plus profonds. Ne venais-je pas de découvrir que mon arrière-grand-père Charles-Albert, à qui toute la famille reconnaissait le plus grand génie médical de sa lignée avait eu un fils prénommé comme lui et mort à trois ans et quatre mois. ?

Son grand-père, médecin du village, le suivit donc dans la sépulture, laquelle fut religieusement maintenue par les descendants avec raison. On imagine, en effet, sans peine la douleur de la famille: du père, jeune médecin de vingt-cinq ans, déjà au fait des recherches de Pasteur, et du grand-père, cantonalartz, praticien depuis un demi-siècle, connu et réputé partout à la ronde. A la cristallisation de la tristesse, s'ajoutait un autre motif: le malheur poussa le père vers les sommets du combat contre les maladies: la découverte des lymphocytes, la maladie du légionnaire, tout en continuant à pratiquer son art.: soulager la souffrance et guérir, de Paris, à Prague et jusqu'à Constantinople.

La tombe, que je cherchais, était dissimulée derrière celle d'un enfant de trois ans, autant dire d'un martyr innocent à venger; la signification du message de mes ancêtres pouvait elle être plus dépouillée et plus belle?

---



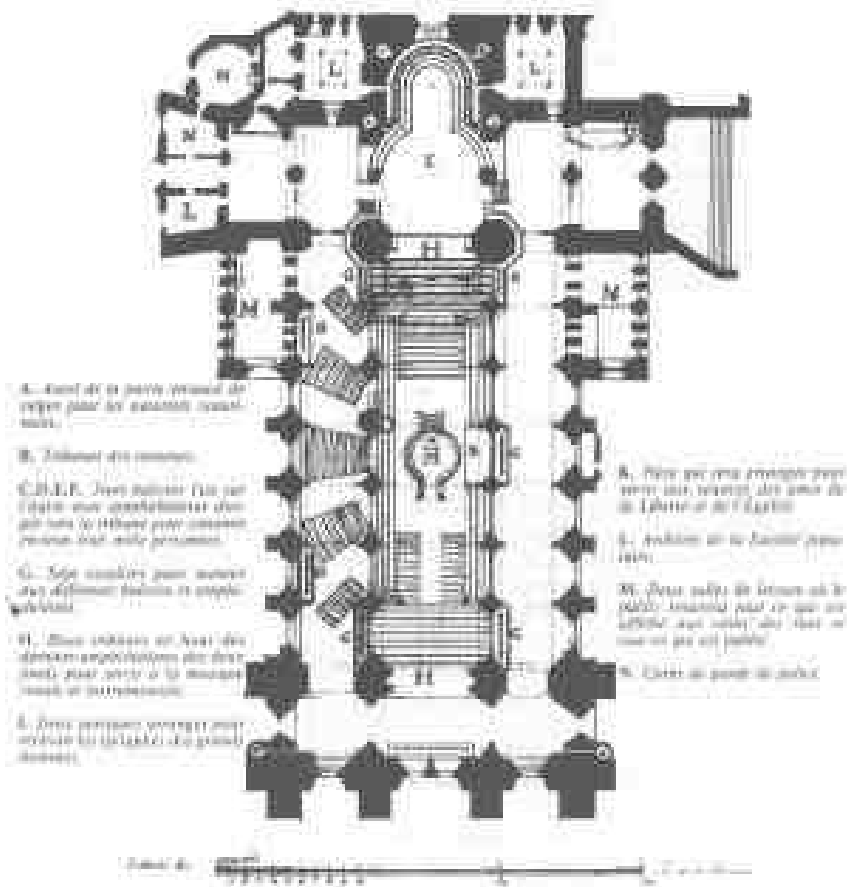
Jean-Frédéric Pfeffinger  
Professeur, conseiller britannique, 1781  
Goussier de Pétzsch.

Cette maison était, au siècle dernier, l'propriété de la famille Pfeffinger dont le nom illustre par plusieurs hommes distingués, professeur de théologie et directeur du Gynase, Jean-Daniel Pfeffinger (1681-1724), professeur d'anatomie et de chirurgie, J. Pfeffinger (1728-1782), et le professeur, Jean Frédéric Pfeffinger, conseiller britannique inspecteur de l'Académie noble de Lünebourg. Aujourd'hui, le même immeuble renferme l'importante fabrique de billards de M. F. Schleiff fondée en 1760 et réputée dans le monde entier.



Fig. 119 — Médaille frappée à l'occasion de la naissance de roi de Rome (1811). (M. B. 1770)

*Projet de transformation de la cathédrale  
de Strasbourg pour la convertir  
en Temple de la Raison.*







*Fille de Strasbourg, en Allemagne.*  
*Strasbourg parmi sa bourgeoisie*      *Quelle avec la Patoune*  
*l des visages si charmans*      *Des François, et des Allemands*  
 (N. B. Bonnard, rue St-Jacques)      Ant. Petit

Fig. 52 — « Fille de Strasbourg en Allemagne ». (R. Bonnard, rue St-Jacques, Paris)

## Post Scriptum

En laissant Samuel, à la fenêtre de son appartement de la place d'Austerlitz en train de regarder les voyageurs monter dans les grands bus qui sillonnent l'Europe, le Strasbourgeois d'aujourd'hui n'osait pas, ce qui semblait incongru, évoquer l'atterrissage de grands avions sur cette place minuscule. Pourtant Samuel n'ignorait rien de l'émigration formidable qui tirait les citoyens d'alentour vers la nouvelle terre promise d'Amérique. Lui avait pourtant déterminé de finir ses jours dans la ville de Strasbourg à mi chemin entre l'hôpital civil, l'hôpital militaire et la rue de la douane, où il avait passé la majeure partie de sa vie. Dernier porteur du titre de bourgeois d'une époque révolue, nulle part ailleurs telle dignité ne pouvait lui être reconnue. Avec lui, s'éteignaient près de deux siècles d'une période capitale de l'histoire du monde. Notre famille n'y avait cherché aucun honneur, ni réclamé d'autre faveur que celle de l'aide en cas de pire nécessité et s'était attachée à entretenir, vaille que vaille, l'esprit de liberté et d'engagement de cette singulière communauté.

Dans une évocation impressionniste d'une saga familiale, les traits les plus évidents sont assez naturellement surtout portés au crédit des hommes de la famille.

A l'aube du vingt et unième siècle beaucoup de barrières viennent de tomber brutalement. Le savoir mais plus encore les valeurs de dévouement et de confiance dans le salut des humbles subissent des affronts quotidiens de la part des maîtres à penser. Chacun vit assez mal ces déclin des frontières naturelles, des valeurs spirituelles, et la fin des tribus et des traditions. Ce drame participe de notre volonté d'ouverture. n est celui des mères. C'est parce qu'elles vivent dans leur chair ce déchirement que, depuis toujours, elles comblent d'amour et de tendresse les enfants du monde. Plus que les cathédrales, les remparts et les livres, ce sont elles qui fortifient nos âmes en proie aux doutes et aux abandons. Ce sont elles qui nous font comprendre le sens de la dignité, malgré l'exil, les déchéances et les difficultés.

---

Stabat mater!

**Dat nye schip**  
 van Marragonien: myt  
 besunderem flyte gema-  
 ket/onde vp dat nye myt vil schonen toge-  
 smeden hyslonen voelinger onderfleect.  
 Gedrucker to Rostock dorck Ludouicum  
 Dietz. In dem iare nach onsen here Cristli  
 geboird veffthinhundert negentene. .:



Edition du « Marronschiff » an das allernant,  
 Rostock, 1519.



**Defensio Germaniae Jacobi**  
 Wimpfelingi quam frater Thomas  
 Murner impugnavit.

**Epistola: T. Wolfij Junioris**  
 D.D. ad F. Tho. Murner in defensio-  
 nem Jacobi Wimpfelingi.



Défenses de la Germanie de Jacob Wimpfeling  
 par Thomas Wolf le Jeune.



Fig. 12A — Monnaie de Strasbourg:  
 Drehschuetzen (reverso), XVII<sup>e</sup> siècle.



Fig. 12B — Monnaie de Strasbourg:  
 Drehschuetzen (averso)

### **Extrait de Fischart" Geschichtklitterung"**

Wenn er schreit	Mault er ans Grimm,
Sie nur schweigt.	Redet sie ein ihm.
Schweiget er dann,	Er ist die Sonn',
Redet sie ihn an.	Sie ist der Mond.
Ist er grimmsinnig,	Sie ist die Nacht.
ist sie kühsinnig.	Er hat Tagesmacht.
Ist er vielgrimmig,	Was nun von der Sonnen
ist sie stillstimmig.	Am Tag ist verbronnen.
Ist er stillgrimmig,	Das kühlt die Nacht
ist sie troststimmig.	Durch des Mondes Macht
Ist er ungestümmig,	Also wird gestillt,
ist sie kleinstimmig.	Anch was ist wild.
Tobt er aus Grimm,	Sonst gern geschieht,
So weicht sie ihm.	Gleich wie man spricht.
Ist er wütig	Zwei harte Stein',
So ist sie gütig.	Mahlen nimmer klein.

---

### **Liste des repères**

#### ***Livre de la Bourgeoisie***

**Füssinger Sébastien bourgeois en 1591**

**Füssinger Siegfried bourgeois en 1592**

**Baptêmes/décès à Saint Thomas de Strasbourg**

**Baptêmes 1695 Füssinger Anna Salomé**

**1701 Anna Barbara**

**1766 Catherina Dorothea**

**1789 Carolina Luise**

**Décès 1635 Martin**

**1673 Susanna**

**1674 Ursula**

---

### **Au livre de la Bourgeoisie**

**27/9/1741 Johann David Walther. tailleur est déclaré tuteur des cino enfants de Samuel Füssinaer éaatement Tailleur!**

**24/9/1749 Johann Jacob Vogt, bourgeois et propriétaire de terres est nommé tuteur des deux enfants de Johann Friedrich Füssinger**

---

### **De la chronologie des rues**

**« 9 rue de la Douane, prolongation de la rue de l'écurie" »**

En 1651, le cordier Jean-Jacques Füssinger s'installa dans l'immeuble qui resta propriété de ses descendants jusqu'au commencement du XIX<sup>ème</sup> siècle" Recensement de 1789 249 rue de l'écurie Canton 7, appt 5: Füssinger Samuel cordier Propriétaire  
Füssinaer Samuel fils aîné locataire(tribu Mauresse) appt 1: Pfeffinger Jean Médecin (tribu bouchers)  
Pfeffinger Catherine Salomé Vve  
Pfeffinger Jean Frédéric négociant  
Arnold Catherine Barbe (de Colmar) déclarée Pont au Péage de la Bruche Appt 5 Locataire

---

Généalogie

Jacques Samuel Fiessinger dcd à Strasbourg 14/1/1858  
né en 1776?

" Le 14 Janvier à 1 H du soir ont comparu Jean-Frédéric Fiessinger, agé de 49 ans, profession de commis négociant, fils du défunt, domicilié à Strasbourg et Etienne Olivier, agé de 71 ans, profession confiseur, allié du défunt, domicilié à Stasbourg, lesquels ont déclaré Jacques Samuel Ressinger, agé de 82 ans, né à Strasbourg, profession propriétaire, veuf de Catherine Salomé Arnold, domicilié à Stasbourg, fils de Frédéric Louis Fiessinger. tailleur de de feu Anne Marie Lux, décédé en sa maison place d'Austerlitz."

Fiessinger Carl Théophile, marié Paulina Virginia Olivier, DCD 23/1/86 Mutzig  
né à Strasbourg 4/2/1811

fils de Jacques Samuel 1776 - 1858, agé de 35 ans et Catherine Salomé Arnold  
témoins Samuel Goepf 32 ans

Jean Philippe Henschler 94 ans tous deux tailleurs  
Cantonal Artz. Déclaré au décès de religion évangélique  
témoin de son décès Paul Fiessinger, contrôleur des tabacs à Toul  
cimetière catholique de Mutzig a/11/36

Léon Henri né à Mutzig le 11/1/52 témoins Schneider Théodore Lt Colonel d'Artillerie  
Meyer Modeste employé

Charles Albert 5/4/1857- 1942 né à Mutzig marié à Marie Joséphine Jacques  
témoins de la naissance Brassel Désiré Négociant  
Wohlgemuth Joseph Pharmacien

Charles Albert fils du précédent DCD le 3/9/1883 à trois ans et quatre mois  
enterré à Mutzig Tombe a/I/36

Noël 1881-1946 marié à Mathilde Finck 1888-1944